

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



## LE MONDE ILLUSTRÉ

## LA VIE COURANTE

MONTREAL, 16 NOVEMBRE 1901.

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

## ANNONCES :

1er insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ  
42, Place Jacques-Cartier.

## ADRESSE TELEPHONIQUE

La nouvelle adresse du MONDE ILLUSTRÉ, par téléphone, depuis lundi dernier est : Tel. Bell, Main 467

## CHEZ NOUS

Depuis lundi dernier, le 11 novembre, LE MONDE ILLUSTRÉ a vu cesser un mal dont il souffrait depuis une couple d'années : celui de n'être point chez lui et de se trouver dans la situation plutôt précaire, surtout pour un journal, de simple locataire, si bienveillant et si aimable que puisse être le propriétaire.

A la suite d'une réorganisation fort importante, et dont les effets ne tarderont point à se faire sentir, dans la physionomie rajeunie et la vitalité renouvelée de notre cher journal de famille, LE MONDE ILLUSTRÉ est aujourd'hui dans ses meubles. Il possède ses propres ateliers d'imprimerie, de concert avec un confrère très sympathique, LE PIONNIER. Aussi, s'empresse-t-il de faire connaître à tous ses nombreux lecteurs, clients et amis, la nouvelle de son déménagement, tout en les invitant à lui continuer leurs fidèles assiduités, à ses nouveaux bureaux : 33, rue Saint-Gabriel, pour l'administration, et 37, rue Saint-Gabriel, pour la rédaction. Ils peuvent être assurés d'y retrouver toujours la même bienvenue que par le passé, et mieux encore, si c'est possible.

Quant à nos collaborateurs et collaboratrices, correspondants et correspondantes, inutile de leur dire qu'ils continueront d'être accueillis, au nouveau foyer du MONDE ILLUSTRÉ, avec la même faveur et la même gratitude qu'aux meilleurs jours où notre feuille se faisait gloire de les grouper autour d'elle en si grande quantité et si belle qualité.

Avant peu, nous aurons à leur présenter un MONDE ILLUSTRÉ ragaillard de telle façon qu'eux aussi ils en seront tous fiers comme jamais. Ils se sentiront de plus en plus attachés à l'œuvre de saine propagande nationale et patriotique que LE MONDE ILLUSTRÉ eut toujours à cœur de poursuivre, et qu'il entend développer encore davantage, avec le concours de tous les gracieux écrivains qui l'aident, et du grand public bienveillant, qui l'appuie.

ANÉDÉE DENAULT,

Directeur de la rédaction.

L'ère est aux excentricités. C'est Mlle Stone qui attend, sur la crête des Balkans, une dot ; c'est Mme Taylor qui saute les chutes Niagara dans un tonneau pour tirer de la curiosité badaude des recettes qui lui assureront une indépendante vieillesse ; c'est la tempéramente Carrie Nation qui accueille allègrement, ici et là, des emprisonnements qui seront la meilleure réclamation de ses conférences ; c'est le pseudo-prince indien Rajit, Rajiti ou Rajenti qui cherche un endroit où il pourra le plus follement dépenser son or ; ce sont les baleines qui viennent se suicider en eau douce et faire se chamailler nos montreurs d'horreurs... ; qu'est-ce encore ?

Cette pauvre baleine fut-elle si sotte qu'on le pense de quitter ses vastes domaines salés et poissonneux pour venir doucement mourir d'inanition sur une mesquine batture de Longueuil ?

Maintenant que le fabuliste Lafontaine est en train de passer de mode, il serait peut-être à propos de refaire l'apologue du "Loup et du chien" et de rimier l'aventure de la baleine à l'intention des politiciens qui se hasardent dans des courants fort dangereux, en appétit de bonne chère ou de popularité. En effet, on aura beau discourir sur les raisons qu'a pu avoir cette baleine de venir barbotter comme un vulgaire esturgeon dans la boue de notre port et se frotter les flancs à l'île aux Millions, on ne me convaincra pas que ce brave cétacé est arrivé chez nous vainement que dans un esprit de notoriété funeste.

Voici une baleine qui vit heureuse autant qu'ignorée en son domaine de l'Océan. E le veut voir du pays et faire parler d'elle. Elle se montre à Montréal et, aussitôt, les journaux lui impriment des colonnes.

Elle en meurt, si vous voulez, mais quel beau trépas ! On se dispute à l'enchère ses restes ; son embaumement coûtera huit cent dollars au taxidermiste et demandera deux barils de parfums ; pour l'exposer à la vue des curieux il faudra construire un hangar spécial ; des profanes qui voulaient, dans un sentiment de lucre, la convertir en huile ou en marinade, ont failli être lynchés ; elle donnera son nom à l'année de grâce 1901 : on dira "l'année de la baleine" ; enfin la baleine n'a pas manqué sa mort. Et qu'ils sont nombreux, depuis Cyrano de Bergerac, ceux qui s'épuisent à attraper quelque chose et ratent tout, même leur mort !

Seulement, pour réussir en ces expériences, faut pas avoir peur de se rendre jusqu'au bout, et c'est en ceci que l'apologue de la baleine de Montréal conviendrait aux politiciens qui rebrousse le chemin de leurs idées au moindre danger de mort...

\*\* Une des dernières "Notes du Jour" de *La Patrie* félicitait le Monument National d'avoir institué une chaire d'histoire du Canada et profitait de l'occasion pour recommander à nos collègues d'enseigner avec un plus grand soin notre propre histoire.

Ce n'est pas moi qui contredirai J.D.C. : il a cinquante fois raison. Mais, pendant qu'il était à parler de l'enseignement de notre histoire, que n'a-t-il fait voir le défaut, un des défauts de l'Histoire du Canada enseignée dans nos écoles et collèges. Tous nos hommes politiques s'accordent en effet à prôner la bonne entente des races anglaise et française au Canada, à souhaiter la conciliation des esprits qui, seule, amènera l'indépendance tant souhaitée. Eh bien ! l serait désirable que nos manuels classiques d'Histoire du Canada fussent orientés dans le même sens, ce qui n'a pas encore été fait.

\*\* On me rapportait hier le mot d'un brave ivrogne de quatre-vingt et quelques années qui, une heure avant de mourir, réclamait à sa progéniture réunie à son chevet "un petit verre de whiskey, pour ne pas en perdre l'habitude." Pour ne pas en perdre l'habitude, parlons du Transvaal.

Il y a quelques semaines, le *Pionnier* donnait l'ana-

lyse d'un douloureux pamphlet de Mlle Hobhouse, rapportant ses constatations, aux camps de reconcentration du Sud-africain. Les faits rapportés dans cette étude émurent les plus impitoyables partisans de la guerre, et le *Daily News* et le *Morning Leader* ont poursuivi l'enquête de Mlle Hobhouse et constaté que l'extermination des femmes et des enfants boers, par la reconcentration, était "sept fois plus considérable que les morts de toute l'armée britannique." Cependant exposée à tous les périls de la guerre. Et ces journaux en concluent que, par ces ignobles procédés, l'Angleterre a mérité le mépris des nations civilisées.

On annonce, par ailleurs, que la plupart des ministres anglais sont favorables à la reprise des négociations de paix avec les Boers, que la dénonciation des journaux jusqu'alors loyaux marque un état d'opinion qu'il faut prendre en douceur, que la guerre dure trop ; mais vous verrez que les horreurs continueront de se multiplier, le sang de couler, et que nous devrons parler souvent encore de la guerre du Transvaal, pour ne pas en perdre l'habitude.

\*\* Les morts ! Ils dorment bien, et peu de vivants déjà se rappellent que c'est novembre et que le souvenir des disparus doit durer trente jours. Mais à qui regrette vraiment, ce fut un consolant spectacle que celui de ce pèlerinage pieux que firent, avec leur archevêque, nos paroisses au cimetière. Nous avons tenu à illustrer cette fête funèbre, afin de prolonger le souvenir de ceux qu'on oublie si vite...

ENRY D'ELS.

## LA PETITE CROIX DE PIERRE

Le retour annuel de la fête si touchante de la Toussaint évoque, dans les âmes sensibles, le triste... mais doux souvenir des chers disparus.

Pour ceux qui se ressouviennent à jamais, pour ceux... qui oublient parfois, c'est également un jour de prière et de recueillement.

Au matin de cette solennité de tous les saints, chacun dirige ses pas vers la cité des morts, où les tombes sont jonchées de fleurs et de feuillage. Au seuil des tombeaux s'étend un tapis de verdure, fraîche encore sous les gouttelettes de la rosée matinale. En Louisiane, où la pieuse coutume de visiter les tombeaux de famille, aux jours religieux de la Toussaint et de la Commémoration des Morts, date de l'époque de l'établissement des pionniers européens à la Nouvelle-Orléans, ville autrefois presque entièrement française d'origine, il existe encore actuellement en vigueur l'observance fidèle de cet usage admirable, qui réunit, sous les multiples devoirs du dévouement filial, de l'attachement fraternel, de l'amour conjugal et de la tendresse maternelle, les plus beaux sentiments du cœur humain.

Les curieux aussi se mêlent à la foule recueillie, qui se disperse en tous sens, dirigeant vers un sentier particulier ses pas devenus plus lents en foulant le champ funéraire. Les premiers marchent au hasard ; ils jettent, à gauche et à droite, un regard distrait, n'y cherchant personne, aucun nom connu, aucune pierre tumulaire, où verser des pleurs attendris, au souvenir des êtres jadis si chéris et dont on doit toujours chérir la mémoire ! Quant aux indifférents, ils passent à travers un cimetière comme dans la vie : sans but, sans attendrissement, même sans souvenance ; ils errent çà et là, semblables à des fantômes qu'on aurait oublié d'ensevelir.

A l'heure discrète du vague crépuscule, alors que les allées sont désertes et que les brises chuchotent plus bas... apparaît furtivement, pareille à une ombre aérienne, une femme belle, distinguée : c'est une jeune mère qui vient pleurer son premier-né, dont les anges furent jaloux... puisqu'ils l'ont emporté au-delà, vers les cieux d'azur, jusqu'aux régions immortelles, sous leurs ailes nébuleuses et pures, mollement berées, comme entre les bras de sa mère qui l'a rendu à Dieu. Au pied d'une petite croix de pierre, s'agenouille

ette m  
elle ple  
soulonn  
solée, é  
l'innocen  
tertre fl  
" A Pe  
.....  
C'est  
tiennes,  
voient d  
lité !

Pierre  
de

Cette  
une suit  
gnalés d  
les lettr  
plus hau  
raîne, o  
la terre  
Suivan  
François  
et par u  
Paulmy  
à Basile,  
services  
Noméno  
descend

Paulm  
compté  
et la con  
Regn  
mon d'a  
roi de Fr  
mer.

Un au  
Plus t  
solles, et  
en 1569.  
héritière  
dissamen  
cienne e  
Groe, a  
de 74 an  
Brancher  
"oyer :  
René,  
prit le n

ette mère éplorée : le front penché, le cœur endolori, elle pleure... elle humecte de ses chaudes larmes, la couronne de lys, qui fait l'ornement du simple mausolée, érigé à la mémoire du chérubin endormi, dont l'innocente dépouille repose doucement... sous le tertre fleuri où, l'en peut lire cette naïve inscription : "A Pepita."

C'est l'image, de la Sainte-Vigile des âmes chrétiennes, auprès de leurs chers disparus qu'elles revoient déjà, à la lueur des flambeaux de l'immortalité !

ULLA.

**Pierre de Voyer d'Argenson, gouverneur de la Nouvelle-France (1657-1661)**

Cette famille d'ancienne chevalerie, illustrée par une suite de personnages historiques, qui se sont signalés dans les armes, la magistrature, la prélature, les lettres, et dont quelques-uns ont été investis des plus hautes dignités de l'Etat, est originaire de la Touraine, où elle a possédé, depuis un temps immémorial, la terre de Paulmy, arrondissement de Loches.

Suivant une tradition très reculée, rapportée par François de Belle-Forest, qui vivait au XVIe siècle, et par un grand nombre d'anciens auteurs, la terre de Paulmy fut donnée, par l'empereur Charles-le-Chauve, à Basile, chevalier grec, en récompense de nombreux services rendus, notamment dans la guerre contre Noménoé, roi des Bretons. C'est de ce Basile que descend la famille de Voyer.



PIERRE DE VOYER D'ARGENSON  
Gouverneur-général de la Nouvelle-France

Paulmy, qui n'est plus aujourd'hui qu'un village, a compté parmi les villes seigneuriales de la Touraine, et la contrée adjacente se nommait la *Palmissois*.

Regnault de Voyer, sire de Paulmy, fut le compagnon d'armes et le conseiller intime de Saint-Louis, roi de France, et le suivit dans tous ses voyages d'outre-mer.

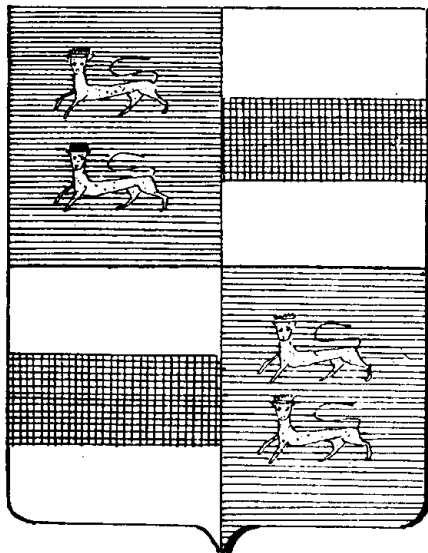
Un autre Voyer fut tué à Azincourt.

Plus tard, Jean de Voyer figure à Pavie, à Cérillos, et en raison de ses services, il reçoit la vicomté, en 1569. Il avait épousé, en 1538, Jeanne Gueffault, héritière de la terre d'Argenson, située dans l'arrondissement de Chinon. La famille Gueffault, très ancienne en Touraine, était alliée aux d'Aloigny de la Groie, aux Lusignan, etc. Jean mourut en 1571, âgé de 74 ans, laissant deux fils qui ont formé les deux branches, longtemps subsistantes, de la maison de Voyer : celles de Paulmy et d'Argenson.

René, le fils aîné, fut vicomte de Paulmy, et Pierre, prit le nom d'Argenson, du chef de sa mère.

La terre de Paulmy passa, en 1689, par mariage de l'héritière du dernier vicomte, à la famille de la Rivière-Plœuc, qui la posséda jusqu'en 1750, quand elle fut rachetée par le comte d'Argenson, ministre de la guerre, issu de la seconde lignée des Voyer.

Réné I, (fils de Pierre, chef de la branche d'Argenson) fut employé aux missions les plus difficiles et les plus délicates, sous Richelieu et Mazarin. Son fils aîné, René II, fut ambassadeur à Venise. Son second fils, dit le vicomte d'Argenson, seigneur de Mouzé, fut grand-bailli de Touraine, à partir de 1643, et l'un des premiers gouverneurs du Canada.



Le fils de René II fut le célèbre lieutenant-général de la police, sous Louis XIV.

Réné I est le huitième en la filiation.

Son fils Pierre, chevalier, dit le Vicomte d'Argenson, fut baptisé le 19 novembre 1626. Il était seigneur de Chastre, et vicomte Mouzé. Il fut tonsuré, le 25 mars 1636, mais opta pour l'épée et entra au service royal comme gentilhomme ordinaire de la Chambre.

En 1643, il occupait l'office de Bailli de Touraine. En 1650, il était Enseigne, aux Gardes, mais l'année suivante il vendit cette charge. Au moment de sa nomination au poste de la Nouvelle-France, il était conseiller d'Etat.

Notre ancien gouverneur servit aux sièges de Porto-Lougone, de la Bassée et d'Yres, à la bataille de Lens, au siège de Bordeaux, où il reçut plusieurs blessures.

Il testa le 9 avril 1709, et ordonna sa sépulture à Mouzé.

M. d'Argenson fut nommé le 26 janvier 1657, pour remplacer M. de Lauson déjà rentré en France. On l'attendait, en Canada, dans le cours de l'été, mais le vaisseau qui le portait avait été forcé de relâcher deux fois en Irlande : et le nouveau gouverneur, ennuyé d'une navigation si longue et si inutile, retourna en France avec quelques-uns de ses compagnons de voyage.

Enfin, le 11 juillet 1658, d'Argenson mit pied à terre à Québec.

Le président de Lamoignon, qui appréciait sa sagesse et ses mœurs sévères, l'avait recommandé au roi pour le gouvernement de la Nouvelle-France. M. de Voyer d'Argenson avait alors 32 ans.

Le 19 septembre 1661, M. d'Argenson partit de Québec pour retourner en France. Il voyait avec peine le triste état de la colonie et comprenait qu'elle ne se relèverait jamais, si on ne lui envoyait des secours. Les maux publics l'affligeaient si profondément que sa santé en souffrait notablement. Il eut aussi quelques difficultés avec l'évêque, au sujet de certains droits honorifiques et de la question de la vente des boissons enivrantes aux sauvages.

Il pria M. de Lamoignon de travailler à lui faire avoir un successeur, et sa prière fut exaucée. M. Du Bois d'Avagour vint le remplacer, à Québec, le 31 août 1661.

Messieurs de Voyer d'Argenson blazonnaient comme suit :

Ecartelé aux 1 et 4 : d'azur à deux léopards d'or, passants l'un sur l'autre, couronnés de même, armés et lampassés de gueules, qui est de Paulmy ; aux 2 et 3, d'argent à une fasce de sable, qui est d'Argenson.

RÉGIS ROY.

**ERRATA**

M. Chapman nous écrit que, dans la hâte de l'improvisation, il s'est servi d'une fausse rime, à la quatorzième strophe de sa dernière poésie, *La mort n'existe pas*, écrite le jour de la Toussaint, et nous demande de reproduire la strophe en question telle qu'elle doit paraître dans son prochain volume, *Les fleurs du Saint-Laurent*.

Non, ils ne sont pas morts. Ils vivent désormais  
Dans un lieu plus serein, une sphère plus ample.  
En laissant derrière eux un immortel exemple,  
Ils ont, un jour, atteint le sommet des sommets,  
D'où leur œil, enivré d'infini, nous contemple.

Il s'est glissé aussi, à la 10ème strophe, une erreur typographique que nous tenons à corriger. Au lieu de :

Tout est fécond, coteau, vallou, fange, arbre embaumé.

Lisez :

Tout est fécond, coteau, val, fange, arbre embaumé.

**ÉTUDIANTS ET BÉRÊTS**

(Voir gravure)

Les étudiants, rudes travailleurs, mais aussi gais lurons, savent rigoler. Notre gravure est un souvenir joyeux d'excursion au Bout de l'Île. C'est la Saint-Luc. Saint Luc est le patron des carabins. S'il faut en croire *les mauvais*, le bon saint a du fil à retordre avec ses jeunes amis. N'est-ce pas, la belle qui me lisez, n'est-ce pas que ceci est, pour le moins, une gratuite invention de vieille femme ? Ah ! votre bouche empourprée sourit ! A qui ? A tous, j'espère ; car votre sourire sera bon à chacun d'eux ! Bravo ! Et ces gaillards, la cigarette à la lèvre, au milieu d'un nuage de fumée, bérêt au crâne, le verre en main, pieds sur table, vous les soupçonnez complètement à leur jeu de cartes ? Allons donc, la belle ! leur meilleure pensée est avec vous—loin d'eux—vous qui les aimez peut-être bientôt, vous qu'ils aimeront sans doute... demain !

ANTAYA.

**BIBLIOGRAPHIE**

*La prise de Québec par les Anglais en 1759*, drame historique en cinq actes et sept tableaux d'après un ouvrage de Henri Cauvin, par O. Hardy dit Chatillon, de Nicolet. Seize personnages et figurants. Un volume de cent pages. C.-O. Beauchemin & Fils, éditeurs, Montréal. Prix 50 cents. M. Hardy dit Chatillon a su tirer du beau roman le *Grand Vaincu* de Cauvin un drame historique vraiment intéressant et et d'une belle mise en scène. Nos sociétés d'amateurs et nos collègues, trouveront dans la représentation de cette pièce la matière d'une captivante séance.

Les *Lectures Pour Tous* viennent d'entrer dans leur quatrième année. De toutes les revues françaises, c'est aujourd'hui celle qui compte le plus grand nombre de lecteurs. Comment s'en étonner, puisque, prenant son titre à la lettre, l'attrayante publication de la Librairie Hachette & Cie s'adresse vraiment à tous les âges, à toutes les conditions, à tous ceux qui, en même temps qu'une distraction, recherchent dans la lecture le profit d'une passionnante et utile curiosité.

Des romans dramatiques, des articles variés et pittoresques, d'abondantes et merveilleuses illustrations, voilà ce qu'on trouve chaque mois dans les *Lectures Pour Tous*.

On s'abonne à Paris, à la Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain.

## FEUILLES MOUILLÉES

Pour Eugène Vanier.

## VILLANELLE

J'aime à voir les feuilles mouillées,  
Feuilles de hêtres ou d'ormeaux,  
S'amoncelant dans les vallées,

Des jardins jonchant les allées,  
Ou surnageant sur les ruisseaux,  
J'aime à voir les feuilles mouillées.

Comme des âmes désolées,  
Les feuilles, parmi les roseaux,  
Bruissent au fond des vallées.

Tombant sur les roches pelées,  
Comme des pleurs sur des tombeaux,  
J'aime à voir les feuilles mouillées.

Les feuilles se sont envolées ;  
Le vent les arrache aux rameaux  
Et les roule au fond des vallées.

Sous les dômes verts des feuillées  
Ne s'abritent plus les oiseaux.  
J'aime à voir les feuilles mouillées :

Par les plaines ensoleillées,  
Les ravins, les bois, les coteaux,  
Elles descendent aux vallées.

Quand les branches sont dépouillées,  
Qu'aux crèches rentrent les troupeaux,  
J'aime à voir les feuilles mouillées,  
Dont l'odeur emplit les vallées.

Longueuil, 23 octobre 1901.

J.-B.-A.-L. LEYMARIE.

## CONFÉRENCE

SUJET : LE CŒUR MORAL

Ce qui suit est une conférence donnée à la salle académique du Gesù, le 27 octobre. L'auteur, M. Antonio Pelletier, a eu un véritable succès devant une foule nombreuse et choisie. M. Pelletier lit lentement, d'une voix claire, très distincte, articulée, faisant ressortir, par ses inflexions justes, la valeur de l'idée et du mot.

M. le président,

Mesdames, Messieurs,

L'an dernier, en présence de l'auditoire de l'Union Catholique, j'avais l'honneur de parler de l'agent de la circulation du sang chez l'homme. J'ai décrit le cœur et ses auxiliaires, c'est-à-dire les vaisseaux et le sang qui forment avec lui l'appareil circulatoire. Alors, le Rév. Père Lalande m'a suggéré une étude sur les rapports entre les cœurs physiologique et moral. Cette idée, belle comme l'éloquence du savant jésuite qui l'énonçait, m'a plu ; mais avant de la suivre, j'ai cru devoir vous entretenir du cœur moral : de la sorte, dans un premier travail et dans ce deuxième, nous aurons les prémices, la base d'un syllogisme dont la conclusion naturelle, dans un autre entretien, s'intitulerait : "Rapports entre le cœur physiologique et le cœur moral."

Nous étudierons donc aujourd'hui le cœur, siège du sentiment. Mon intention n'est pas de disséquer l'âme ni d'en faire l'anatomie descriptive complète. Il faudrait pour cela l'expérience d'une longue vie ; non plus que je veuille dire tous les amours : il en est dont le nom seul souillerait l'air de cette salle.

J'abandonne aux auteurs pornographes et fausement réalistes la boueuse tâche qu'ils s'imposent de salir pages et âmes blanches, ces auteurs qui croient être agréables et utiles quand ils donnent l'insalubre, ces auteurs à littérature de mauvais goût qui, selon Henri de Parville, "ne peuvent qu'égarer l'esprit sans le remplir, qui ne s'occupent de rien de ce qui est beau et grand."

De fait, la peinture du vice peut affaiblir, tandis que le tableau d'une vertu donne de la vigueur.

J'essayerai de vous faire voir l'existence de l'amour, de vous le montrer dans les cœurs à des âges divers ; de l'amour en puissance dans tout être raisonnable, et s'il n'est pas en réalité toujours tel, du moins comme il est souvent, et comme il pourrait et, surtout, devrait être ; de l'amour digne d'un cœur sorti d'une puissance surhumaine, avec des aspirations immenses et bonnes et des capacités incalculables.

Vous verrez peut-être que l'amour évolue comme les créatures, et que sa forme se modifie sur l'âge. En effet, l'amour a bien des nuances : il est comme la voix chantée. L'amour, n'est-ce pas un chant, et le plus beau ? On peut lui en appliquer la division : il y a le soprano, le mezzo-soprano, le contralto, le ténor, le baryton, la basse ; et entre ces grandes lignes, avant et au-delà, les variantes sont légion.

Le sujet est gigantesque, immense : je voudrais être immense comme lui pour le traiter dignement, et je regrette de ne pouvoir vous le rendre dans un style majestueusement frappé, un style de prophète, qui, au flambeau de l'inspiration, scruterait les ultimes replis de l'âme ; ou dans un style doucement harmonisé au souffle d'Ossian, ou à celui de l'auteur du "Génie du Christianisme," des "Martyrs" et d'"Atala," ou encore dans le style de la plus belle personnification de la poésie lyrique au XIX<sup>e</sup> siècle : Lamartine.

N'importe, tout effort a son mérite et l'indulgence est une vertu. D'ailleurs, quand l'envolée poétique se ralentira dans mon œuvre, vous voudrez bien vous souvenir que j'ai écrit ces notes pour vous, durant les heures destinées au délassement de mes rudes travaux d'universitaire ; dans la tristesse des soirs mélancoliques, ayant dans la tête des incertitudes d'avenir et, autour de moi, suspendus aux murs de ma chambre d'étude, les os épars et blanchis d'un squelette froid, et devant moi, sur mon écritoire, me fixant de ses orbites profonds, le crâne vide et nu d'une jeune fille à dix-huit ans : ce qui, n'est-ce pas, suffit pour déposer un discours d'étudiant, même en médecine ; car l'étudiant en médecine n'est pas aussi insensible qu'on le croit, en présence d'un cadavre, en face d'une tombe silencieuse. Chez lui comme chez vous, il y a le mortel devant la mort, et cette pensée n'est riante pour personne. Pardon, je fais erreur : les véritables chrétiens sourient à la mort.

## II.—L'AMOUR EXISTE ENCORE

Je lisais, il y a quelques mois, une chronique faite de notes laissées dans l'oubli jusque-là, et heureusement sorties des vieux cartons pleins de souvenirs. L'auteur, une de nos solides plumes féminines, Gaétane de Montreuil, parlait d'un sceptique disant à une jeune fille : "Il n'y a plus de véritable amour et ses sublimes dévouements n'existent plus." Après le départ du philosophe, la jeune fille, bouleversée et douteuse, se rend au salon, et là, devant un portrait aux yeux rêveurs, au front sévère, se dit, appuyant les doigts sur son cœur et avec un sourire de mystère : "Oui, l'amour existe quelque part !"

Votre veine était bonne, chroniqueuse. Vous avez bien fait de souffler ce feu. Oui l'amour existe encore ; et pour être plus vrai, l'amour est partout. La première impression du cœur, après celle de la souffrance, c'est l'impression de l'amour. Le cœur est insatiable, avide, il veut, désire, aime, sans cesse. Un germe inné le pousse, l'assoiffe, l'ouvre : il veut se satisfaire. Dieu a mis dans la nature humaine ce désir que l'homme éprouve s'il écoute son cœur battre, qu'il éprouve même s'il cherche à en éteindre les chocs. Ce désir est celui d'un bonheur sans fin, désir qui nous jette naturellement vers Dieu, à Dieu entrevu dans des sphères si hautes, si sublimes ! et le cœur s'éprend de Dieu, l'aime et s'élançait, mais s'arrête parfois, étant donné un instinct particulier ; il s'arrête, dans son envol, à d'autres êtres pour ne se souvenir plus, ou ne se souvenir qu'à peine de cet unique amour d'Infini se confondant avec le bonheur. Et dès lors, nous avons l'amour terrestre exclusif, ou l'amour du Créateur et celui de la créature en même temps. Nous arrêtons de la sorte dans l'élan de notre cœur vers Dieu, nous sommes pareils à ces oiseaux qui ont un but à atteindre et qui, sur la route, s'attardent à becqueter ; nous sommes pareils à l'abeille qui voltige d'une fleur à l'autre fleur et ne se pose qu'après de longs détours sur une fleurette se balançant, légère, sur sa tige, au souffle du vent qu'elle parfume. L'amour exclusif de la créature serait celui des cœurs perdus d'incrédulité, et j'oserais dire que ceci est tout à fait spéculatif, puisque l'athée est la chimère d'un

esprit qui s'étirole, qui agonise : l'athée est une exception, et l'exception est souvent une anomalie.

## III.—DÉFINITIONS ET SOURCE PREMIÈRE DE L'AMOUR

Aimer, c'est vivre à dit quelqu'un. J'ajoute : sans l'amour il n'y a pas de ciel, pas de Dieu, puisque Dieu, c'est l'amour sans mesure, puisque Dieu, c'est le soleil dont l'amour est le rayon. Mais l'amour, qu'est-ce donc ? L'amour, c'est un acte de foi. C'est le pivot des prodiges, celui qui soulève et rend légers, les poids les plus lourds qui accablent l'homme sans lui. C'est une source dont chacun peut puiser l'eau rafraîchissante. L'amour, c'est ce qui nous berce pour endormir nos douleurs : c'est l'espérance en action. L'amour, c'est une coupe d'or remplie d'une liqueur vermeille : on y boit, un petit nombre s'y empoisonnent, d'autres y trouvent un regain de jeunesse et de courage, c'est là la récompense de ceux qui ont su aimer. L'amour, c'est ce qui fait souffrir un cœur, et, loin d'en arrêter les élans, le fait bondir plus fort pour cette raison même. L'amour est un rayon d'en haut fixé sur la terre, et qui réjouit, réchauffe, éclaire comme un astre. Il charme nos maux, excite à la vertu, réprime les vices, console de l'ingratitude et des misères, impose un joug, un frein aux passions funestes et remplit l'âme d'une grande sérénité. L'amour est ce sur quoi s'appuie l'existence ; c'est le mobile de nos actions, l'union, l'étreinte des êtres ; c'est ce lien de fer qui se fait d'une rencontre, d'une parole, d'un regard, d'un soupir, de presque rien ; c'est l'instigateur des arts, des sciences, des plaisirs, des peines et de la philosophie qui embaume les plaies ; c'est un mystère plus inexplicable pour l'homme que la loi qui soutient les soleils au-dessus de nos regards, cette loi qui fait chanter le ruisseau sur le roc, qui fait tressaillir le brin d'herbe aux chansons d'une brise qui le touche en passant ; l'amour, c'est dans une humble chaumière Militons, défendant de son corps, André, contre les fureurs jalouses du terrible Juancho. L'amour, c'est Paul, nerveux de désespoir, s'élançant dans les flots tourmentés, luttant contre les vagues montagneuses, au bord de l'île de France, pour sauver Virginie abandonnée par l'équipage du Saint-Gérant en détresse. Virginie, amante fidèle à son souvenir, à son cœur, à sa vertu. L'amour, c'est ce quelque chose plus mystérieux et plus incompréhensible, et plus profond que la voûte d'azur dont l'inconnu trouble les intelligences, assoiffe les cœurs dans des désirs inassouvibles d'élans pleins d'espérances. L'amour, c'est l'aile de l'âme qui nous fait planer au-dessus des vicissitudes de la vie.

L'amour, ai-je dit, c'est Dieu. En effet, Infini, Unique, Adéquat en perfections, et, en Soi, Etre essentiellement Un, Dieu ne produit qu'un acte qui concentre dans Son présent, le passé et l'avenir. Dieu, on dirait, n'est immuable que pour donner toute la force de Son intelligence à ce seul acte qui Le résume, qui est Lui, et sans lequel Dieu ne serait pas Dieu : cet acte unique, c'est l'amour, essence de l'Etre en tant qu'Etre, l'amour qui frappe par sa beauté ceux-là même qui ne le veulent pas voir dans l'œuvre du Créateur. L'amour, c'est Dieu, puisque Dieu, c'est le bien dont l'amour est le rayonnement ; Dieu, c'est la cause et l'effet en même temps dans ce seul acte qu'Il produit, le mal étant synonyme de haine, la haine, antagoniste de l'amour, et Dieu ne pouvant produire le mal pour cette raison qu'Il se détruirait Lui-même et que l'Infini destructible est absurde.

Dieu, c'est l'amour :

Demandez aux théologiens quelle est l'occupation éternelle de Dieu, dans les espaces sans bornes, ils vous répondront : Dieu se contemple et s'aime, et s'aimant, Il aime sa créature en Lui.

Donc, nous avons l'amour dans sa source première.

## IV.—L'AMOUR DU VIEILLARD ET DE L'ADOLESCENT

Demandez au vieillard, sur son lit de souffrances, pourquoi ses cheveux ont blanchi, pourquoi son front est plissé, pourquoi son œil est terne, pourquoi ses joues creuses ont des pâleurs de spectre, pourquoi sa stature, jadis altière, se courbe aujourd'hui comme un rameau de vigne ? Il vous répondra : J'avais une

épouse, t  
j'avais de  
j'ai don  
donné m  
ritable m  
donné : j  
Donc l  
Dieu a  
va...  
Suivon  
Et toi,  
finissable  
des care  
plus lége  
plus i  
pressions  
antérieur  
quelque c  
jaune, la  
et souria  
soir que  
blanche,  
soleil d'é  
autre ma  
les vibrat  
les vibra  
éolienne  
pendante  
plus, il  
autre co  
changé d  
vos deux  
font plus  
tu aimera  
Donc,

Ces tra  
l'amour—  
es multi  
les point  
sentent,  
J'irai p  
Les vés  
fluence.  
ailes des  
eux, croi  
tombeau.  
Les ar  
lique, s'a  
mélent r  
se soufl  
par des m  
amours q  
des raison  
leur apr  
fait sou  
tremblan  
s'échappe  
Voyez-  
animal a  
roce d'or  
jeux inro  
lèche dou  
l'ou  
d'un œil  
bien que  
force d'u  
rage de f  
S'il est  
est touch  
câlinerie  
les épan  
beau dan  
survit, il  
hoire le c  
à la coup  
ressouven  
chain !  
L'amou  
cœur qui  
essence !

épouse, tendre comme une biche des forêts vierges, j'avais des fils jeunes, de caressantes et bonnes filles— j'ai donné mon travail, j'ai donné mes forces, j'ai donné ma vie pour eux—sans regret, car l'amour véritable ne regrette pas le sacrifice ; je leur ai tout donné : je les aimais !

Donc l'amour !

Dieu aime sans cesse ; le vieillard aime, puis s'en va...

Suivons la vie vers sa source.

Et toi, adolescent, dis, as-tu senti les étrointes indéfinissables d'une chose plus indéfinissable encore ? En des caresses tendres et incompréhensibles de rêves plus légers que les autres rêves, en des élans plus forts et plus irrésistibles que les autres élans, par des impressions plus accentuées que toutes les impressions antérieures, as-tu senti l'aiguillon subtil et fin de ce quelque chose d'inconnu jusque-là pour toi ? Va, tu es jeune, la route s'ouvre devant toi, la vie se fait belle et souriante. Ton regard a croisé un autre regard, un soir que tu t'en allais sous les rayons d'une lune blanche, ou un jour, sous les feux sanglants d'un soleil d'été. Va, tu es jeune, ta main a frôlé une autre main qui a frémi sous la tienne. Va, tu es jeune, les vibrations de ton cœur ont trouvé un écho dans les vibrations d'une âme : c'est ainsi qu'une harpe éolienne rend les sons d'une voix aux ondes correspondantes. Va, tu es jeune, ton cœur, tu ne l'as plus, il bat dans une autre poitrine, tandis qu'un autre cœur s'émeut dans la tienne. Vous avez changé de cœur, changé d'âme ; non ! vos deux âmes, vos deux cœurs se sont fusionnés, se sont combinés, ne font plus qu'un : vous avez aimé ! Va, tu es jeune et tu aimeras longtemps !

Donc, l'amour !

#### V.—L'AMOUR DANS LA NATURE

Ces traits suffiraient pour démontrer l'existence de l'amour—arbre puissant dont la racine est en Dieu et ses multiples branches et feuilles et fleurs sont sur les points de notre planète où des êtres respirent, sentent, se meuvent et se reproduisent.

J'irai plus loin.

Les végétaux subissent en quelque sorte cette influence. Et les étamines des fleurs transportées aux ailes des vents recherchent les pistils pour s'unir à eux, croître, vivre ensemble et mourir dans le même tombeau.

Les arbres des forêts, en leur balancement mélancolique, s'abaissent au front des arbres leurs voisins, et mêlent réciproquement leurs chevelures : ils semblent se souffler des baisers languissamment amoureux ; ou, par des mouvements saccadés, ils nous font réfléchir aux amours qui voudraient se révéler mais ne l'osent, pour des raisons indéterminées, et repoussent ainsi le bonheur après lequel ils aspirent. Et quand la tempête fait soupirer les chênes où gémissent des feuilles tremblantes, ne dirait-on pas des sanglots d'amour qui s'échappent des cœurs malheureux ?

Voyez-vous, à l'entrée de cette caverne sombre, un animal aux formes souples, c'est la lionne—si férocité d'ordinaire—qui s'abandonne, en des ébats et des jeux innocents, au milieu de quelques lionceaux qu'elle léche doucement de sa rude langue sanglante. La mollesse, l'oubli des fureurs de naguère, la passion tendre d'un œil qui se promène sur la progéniture indiquent bien que cette reine de la férocité se courbe sous la force d'une loi—loi qui enchaîne pour un temps sa rage de fauve : la loi de l'amour.

S'il est beau, ce spectacle, dans l'antre du lion, s'il est touchant, parmi nos animaux familiers : dans les câlineries du chat, dans les caresses du chien, dans les épanchements des tourterelles au bois, s'il est beau dans les plantes, divin au ciel où seul l'amour survit, il est sublime chez l'homme. Qu'il fait bon boire le charme de ce philtre, et rafraîchir sa lèvres à la coupe des amours humains, amours sanctifiés au ressouvenir de cette parole de Dieu : aime ton prochain !

L'amour est donc un devoir, mais combien doux au cœur qui sait battre et suivre le cours naturel de son essence !—ANTONIO PELLETIER.

La fin au prochain numéro

### LE R. P. ELEUTHÈRE SNEPPÉ

DES SACRÉS-CŒURS DE PICPUS, MISSIONNAIRE AUX ÎLES MARQUISES

Le R. P. Eleuthère-Adrien Sneppé était né à Lambeck, diocèse de Malines (Belgique), le 29 novembre 1818. Profès dans la Congrégation des Sacrés-Cœurs le 27 avril 1852, il partit peu après pour Valparaiso, où il reçut les ordres sacrés. Envoyé de là aux îles Marquises en 1858, il eut le périlleux honneur de fonder les deux premiers postes de l'île de Hivaoa, à Puamau et à Hanaupe.

Quand il arriva dans ce dernier endroit, le chef était occupé à tirer des coups de fusils sur son peuple révolté (1860).



il tira de sa sacoche tout ce qu'il avait de bibelots, et il amusa si bien les sauvages, qu'il réussit à leur échapper.

Il eut la consolation de gagner un assez grand nombre d'âmes à Dieu. Il commença en enseignant aux indigènes la culture du coton, et, en payant largement les heures de travail qu'il leur demandait ; peu à peu, il les instruisait, les détournait de l'ivresse et de la guerre, et finissait par les convertir. C'est surtout par sa charité qu'il se faisait aimer. Sa case était sans cesse entourée de pauvres et de malades, qu'il trouvait en lui un père et un consolateur.

Sur la fin de sa vie, ne pouvant presque plus marcher, il fut transporté à Puamau. C'est là qu'il est mort le 8 mars.

(Extrait des Missions Catholiques).

### Avis aux jeunes gens sur leurs lectures

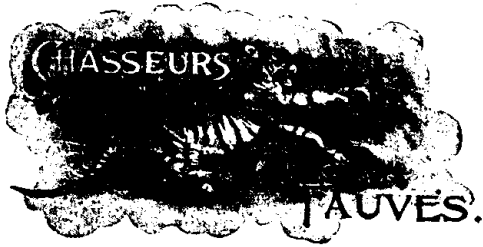
Ne cherchez pas la pâture de votre intelligence dans cette multitude de romans et de drames que la presse du dix-neuvième siècle enfante chaque jour, avec une si déplorable fécondité. Pour l'honneur de votre goût et de vos sentiments, professez le dédain le plus marqué pour cette littérature sans principes et sans règle, qui n'ayant d'autre guide que le caprice de l'écrivain, présente dans ses productions le mélange le plus bizarre du grandiose ou plutôt de l'emphatique avec le trivial, et ne cherche qu'à exciter des émotions sans se mettre en peine de la cause qui les produit, et de l'effet qui en résulte. Si, dans ces œuvres, on rencontre quelquefois un style pittoresque, des récits qui excitent l'intérêt, des peintures de mœurs plus ou moins fidèles, là, on ne trouve pas l'idéal qui satisfait et agrandit l'âme, et le type du beau qui seul a droit de commander l'admiration.

Trop souvent, l'écrivain sans conscience va remuer au fond de l'homme la lie de corruption que recèle toujours la nature dégradée, et la limpidité du cœur disparaît dans le trouble qu'il produit. On quitte ces pages avec des émotions ; mais jamais avec cette pure exaltation que cause une œuvre empreinte d'une vraie beauté littéraire. L'esprit ne gagne rien à cette littérature ; le cœur y perd beaucoup. La société s'avilit sous l'influence de ces livres pervers.

Eloignez-vous de ces tristes productions. Elles sont un poison qui atteindrait bien perniciosément vos plus nobles facultés. Conservez le goût de la grande et saine littérature, relisez-en les admirables chefs-d'œuvre. Aimez à vous entretenir avec ces hommes supérieurs qui ont reçu du Ciel le don d'instruire et de charmer par leurs écrits. Vous vous trouverez alors dans une atmosphère qui agrandit les idées, épure les sentiments, ennoblit le caractère.—T.-S. RAYMOND.



Photo M.-P. Grenier, E.E.M.



Nous, simples chasseurs d'Europe, nous bornons nos ambitions cynégétiques au lièvre, au lapin, au perdreau, à la bécasse, au faisan, et autres volatiles exquis, honneur de la broche et délices de la table ; nous poursuivons le daim, le chevreuil, le cerf, le sanglier ; nous ajustons de loin en loin un ours inespéré ou quelque loup inattendu, fuyant à toutes jambes notre implacable civilisation.

Les chasses pittoresques et formidables sont ailleurs. Elles sont en Afrique, en Asie, dans les contrées sauvages et lointaines où l'homme ne s'est pas encore définitivement installé.

C'est là que, avides d'émotions et de périlleuses aventures, quelques chasseurs privilégiés vont affronter le lion, le tigre, le rhinocéros, le buffle, le jaguar, l'éléphant, l'ours des Montagnes Rocheuses, redoutable descendant de l'ours des cavernes.

Les chasseurs de grands fauves appartiennent presque tous aujourd'hui à la race britannique. Nous en avons eu notre part, et leurs noms resteront parmi les plus fameux : Gérard, surnommé le Tueur de Lions ; Bombonnel, surnommé le Tueur de Panthères.

Mais, à l'heure présente, c'est en Angleterre qu'on trouve le plus grand nombre de chasseurs de grands fauves. Ce sport est fort à la mode parmi les représentants de la plus haute aristocratie d'outre-Manche. Il faut être très riche, en effet, pour se permettre ce luxe d'aller chasser le lion, le tigre, le jaguar jusque dans les lointaines vallées de l'Himalaya et les jungles indiennes.

Ces chasses sont souvent de véritables expéditions militaires, exigeant l'équipement de centaines d'hommes, porteurs, gardiens, cuisiniers, charpentiers, chargés de construire les cabanes, véritables fortins d'une solidité à toute épreuve, et de tenir à distance les tribus hostiles rencontrées dans les pays qu'on traverse.

## I

Parmi les Anglais qui se sont fait récemment une réputation de chasseurs de grands fauves, il faut mentionner en première ligne sir Robert Harvey, baronnet, un superbe type de gentleman-farmer.

Je l'ai vu dans sa magnifique résidence de Langley Park, à Slough. La maison n'est qu'un vaste musée de trophées glorieux. Comme tapis, des peaux de grands fauves ; à tous les murs, des têtes de rhinocéros, d'hippopotames, de yaks, d'antilopes, d'ours, de panthères, de léopards, de tigres, de lions. Au pied du grand escalier, la gueule menaçante d'un tigre. Autour d'une colonne s'enroule un python monstrueux. Toutes ces têtes, étranges et farouches, ont leur légende et leur histoire, rappellent une date, une lutte, un danger, une victoire arrosée de sang.

Sir Robert a fait trois expéditions de chasse en Afrique, au pays des Massaï et dans le district de Kilima-Njaro. Il a chassé aussi aux Indes, au Siam, au Tibet, en Islande.

Est-ce que ces dangers, ces fatigues, ces obstacles qu'il a affrontés, ces luttes qu'il a soutenues, ces émotions qu'il a éprouvées, ne sont pas la vie elle-même ? N'est-ce pas aussi une source féconde d'endurance, de vigueur, de sang-froid, d'énergie ? N'est-ce pas encore comme une double victoire remportée par l'homme sur la nature et sur lui-même ? N'est-ce pas enfin une sorte de révélation superbe de puissance physique et d'autorité morale, de domination latente et souveraine qui grandit l'homme, l'élève et l'ennoblit à ses propres yeux ?

Il faut au chasseur qui veut lutter contre des adversaires aussi redoutables une provision d'énergie peu commune, qui met à contribution le meilleur de ses facultés.

C'est avec raison que sir Robert nous disait qu'en une seule année passée dans les jungles à chasser le tigre, il avait "fait provision de courage et de résistance pour le reste de ses jours."

Figurez-vous un gigantesque champ de blé, dont les tiges, de la grosseur du doigt, mesureraient sept mètres de hauteur, et seraient reliées entre elles par un inextricable réseau de plantes grimpances.

Imaginez des arbres immenses, manguiers, bananiers sauvages, tamariniers, dont la tête domine cette forêt de lianes, cet océan de verdure et qui laissent traîner jusqu'au sol leurs branches couvertes de fleurs multicolores à l'odeur pénétrante. Une végétation folle d'herbes géantes couvre la terre, enveloppe et étroit l'être humain qui veut s'aventurer dans ces solitudes, végétation tellement épaisse, tellement luxuriante, qu'il est presque impossible d'avancer, et qu'on ne voit pas le plus souvent l'azur du ciel.

Telle est la jungle indienne, d'une majestueuse et terrible beauté. Nous sommes dans le domaine des grands fauves : ils en sont les rois sanguinaires et sauvages. Les rares indigènes ne parlent qu'avec respect du Seigneur Tigre, qui vient jusque dans les villages chercher la proie qu'il convoite.

L'hippopotame s'y rencontre avec les léopards, les hyènes et les serpents géants dont on voit les anneaux aux sombres couleurs onduler dans les herbes.

C'est dans cette jungle mystérieuse que sir Robert a chassé pendant près de vingt ans. Le campement, protégé par de solides palissades, était confié à la garde d'une trentaine d'hommes, tandis que l'élite des chasseurs s'en allait, pendant deux ou trois mois, à la poursuite des grands fauves.



Lion tué au Sénégal.—Un des plus gros qui aient été tirés.

Sur la terre africaine, même manière de procéder. Sir Robert prenait avec lui 300 hommes, dont il renvoyait le tiers à la côte dès qu'il avait établi son campement.

Écoutez-le raconter une des chasses les plus périlleuses qui soient au monde, la chasse au buffle.

Un jour, il rencontre, dans les hautes herbes, un buffle énorme ; aussitôt il le vise, et d'une première balle lui brise plusieurs côtes. Mugissant de colère et de douleur, le monstre s'élance sur le chasseur. Sans s'émouvoir de cet assaut formidable, sir Robert envoie une nouvelle balle au buffle, qui s'arrête, hésite et se précipite avec une fureur nouvelle.

Alerte et vigoureux, sir Robert espère par une tactique habile, éviter l'animal. Vains efforts ! Le buffle, au comble de la rage, s'avance, soufflant, frémissant, il va atteindre le chasseur, que ne pourront sauver ni son admirable agilité, ni son courage.

C'en est fait de lui. Que peut-il, dans cet épouvantable corps à corps ? Et cependant, le voici toujours debout, étendant d'une main la corne du monstre et frappant avec la crosse de son fusil des coups redoublés sur ses naseaux fumants.

Quelle lutte ! Mais on dirait que cette résistance imprévue a doublé la colère du buffle. Il secoue sa tête monstrueuse, et lance sir Robert à plusieurs mètres de là. Le porteur de fusil accourt. La bête fond sur lui, le perce de ses cornes, le piétine. Quand sir Robert revient du campement où il avait été chercher une nouvelle carabine, il se trouve en face de deux cadavres : le porteur est mort et le buffle expire.

Sir Robert Harvey a bien d'autres victoires à son actif. "En 1887, nous dit-il, les rhinocéros abon-

daient en Afrique. Nous en avons bien tué cent, dans le district d'Useri, sir John Willoughby et moi."

Chassant, un jour, dans ce district, sir Robert se trouve en face d'un gigantesque rhinocéros ; c'était le premier qu'il voyait. Le colosse paissait le plus tranquille du monde dans une prairie couverte d'une herbe épaisse. Quelle excellente aubaine pour un chasseur de grands fauves ! Bien que le rhinocéros, animal irascible et grincheux entre tous, n'aime guère à être dérangé quand il se trouve à table, sir Robert, armé d'une carabine à gros calibre, s'avance hardiment vers le monstre qui, à sa vive surprise, ne l'aperçoit même pas.

Le chasseur s'approche encore ; le rhinocéros ne bouge pas. Quel est donc ce mystère ?

Sir Robert constata plus tard que le colosse était borgne.

Il fait quelques pas sans être vu, épaula sa carabine et fait feu. Le rhinocéros tombe comme une masse ou plutôt s'écroule comme un mur. Sa corne est une des plus longues qu'on ait jamais vues.

Autre chasse. C'était dans le district de Kilima-Njaro.

"Armé d'une excellente carabine, j'étais, nous raconte sir Robert, sorti de grand matin. Soudain, à une distance de deux cents pieds, passe une énorme lionne. Je vise et fais feu. Blessé à la patte, la bête se retire lentement vers un épais fourré. Je lui envoie aussitôt une seconde balle, qui ne fait qu'effleurer sa tête. Que va-t-il se passer ? Je charge vivement ma carabine et cherche à percer du regard la fumée de mon dernier coup de feu.

"Au même instant, je sentis une chose lourde et pesante passer au-dessus de mes épaules. C'est la lionne blessée qui avait bondi au-dessus de moi et qui se tenait là, à dix pas, menaçante et furieuse, prête à s'élancer de nouveau.

"Le fauve avait manqué son coup, je ne manquai pas le mien. D'une troisième balle, je lui brisai les reins."

## II

Le vice-amiral Kennedy, le capitaine Montgomerie, M. T.-W. Greenfield, le capitaine G. Campbell, sont autant de chasseurs de fauves très renommés.

Le capitaine Montgomerie m'a raconté qu'étant au pays des Massaï, il a tué le plus grand lion qu'on ait jamais vu : il pesait 235 kilogrammes.

Le lion abonde dans le pays des Somalis, où il ne craint pas d'attaquer les campements des indigènes.

Un jour, c'était en 1895, M. Greenfield se reposait sous sa tente, lorsqu'il voit arriver, au galop de leurs chevaux, un groupe d'indigènes affolés. Ils viennent annoncer au chasseur qu'un lion de grandeur prodigieuse a pénétré jusque dans le village et a enlevé un enfant. M. Greenfield fait aussitôt seller les chevaux et part. Bientôt un épouvantable spectacle frappe ses yeux : le malheureux enfant est là, respirant encore, les entrailles pendantes et les membres broyés.

On suit assez péniblement la piste du fauve à travers les hautes herbes. Au bout de trois heures de recherches, les chasseurs entendent tout près d'eux le lion qui s'échappe, mais ils n'ont pu l'apercevoir. Après une longue heure de vaine poursuite, convaincu que le fauve s'est caché dans d'épaisses broussailles, M. Greenfield ordonne à ses gens de l'attendre et se dirige, seul, vers le fourré.

Au même instant, le lion bondit sur lui. M. Greenfield a tout juste le temps de décharger sur son redoutable adversaire un coup de sa carabine. Le fauve répond par un rugissement et s'affaisse ; de larges gouttes de sang attestent qu'il est grièvement blessé.

"Mais, nous dit M. Greenfield, en chasseur prudent, j'attendis l'effet de ma décharge. Une demi-heure après, comme je m'avançais avec une discrétion qui se comprend, une masse énorme m'apparut derrière une souche d'arbre : ne pouvant viser la tête du lion, j'hésite à faire feu, mais mon compagnon Kalinby, posté derrière moi, envoie une balle qui blessa au dos le terrible félin.

"Le lion se redresse et marche droit sur moi. La crinière hérissée, l'œil en feu. Je lui envoie mes deux coups de carabine à bout portant. Le lion bondit, me

terrass  
la main  
"Pa  
détour  
saisit Y  
à le dé  
Yusuf  
court e  
dans ce  
racle, c  
"M  
morsur  
bras ca  
fièvre  
e. fin q  
"Ce  
dit sir  
Nou  
pages  
"un d

Il p  
plant  
je suis  
Puis,  
échos

Et  
sembl  
times  
On  
"Je  
nellen  
mon l  
Si  
l'amit  
l'amo  
et les  
tar o  
pâme  
désen  
Cep  
les co  
d'oub  
dévou  
Qu  
fut in  
se he

POÈME ILLUSTRÉ

PAR LUC SAMSON

De ci de là, l'escarpolette  
Se balance tranquillement.  
Jeannot la pousse, et la Jeannette  
Se laisse bercer mollement.  
Plus fort, plus fort! dit la douce bergère:  
Docilement le berger obéit.  
Bientôt le vol de la planche légère,  
S'accentuant, sa courbe s'arrondit.  
Plus haut, toujours plus haut, dit en riant la belle.  
De son bras vigoureux, Jeannot lance plus fort.  
Mais, soudain, l'on entend: Cric! crac! C'est la licelle  
Qui se rompt tout d'un coup sous ce puissant effort.  
Et décrivant alors une courbe nouvelle, L'escarpolette

En l'air aussitôt prend son vol.  
Et la gentie donzelle

S'aplatit sur le sol.



terrasse, me mord cruellement à la cuisse, au bras, à la main. C'en est fait de moi!

"Par bonheur, deux de mes intrépides compagnons détournent sur eux-mêmes la colère du fauve, qui saisit Yusuf, le renverse, le mord à l'épaule, s'apprête à le dévorer. Je suis sauvé peut-être, mais le brave Yusuf est perdu. Non! un autre de mes hommes accourt et tue le lion sur le corps même de Yusuf qui, dans cette lutte effrayante, n'a reçu, comme par miracle, que d'insignifiantes blessures.

"Moins heureux, j'étais couvert de sang, criblé de morsures profondes, j'avais une jambe démise et un bras cassé en deux endroits. Après cinq semaines de fièvre ardente et de douleurs indescriptibles je puis enfin quitter le campement et gagner la côte.

"Ce lion qui a failli me dévorer, le voici," nous dit sir Greenfield, en nous montrant une photographie.

Nous lui avons demandé de nous laisser copier les pages suivantes de son carnet de chasse, qui racontent "un de ses plus beaux coups de fusil":

La fin au prochain numéro

AMOUR ET AMITIÉ

Il pleut des feuilles autour de moi, et en contemplant les pâles rayons d'un soleil mourant d'automne, je suis triste comme les nuages qui couvrent le ciel. Puis, comme le rossignol malheureux, qui pleure aux échos ses notes attendries, mon cœur chante tout bas:

Il faut savoir, dans cette vie,  
Cueillir des fleurs dans les buissons;  
Cueillir des fleurs, l'âme ravie,  
Pleine de joie et de chansons.  
Il faut surtout, dans toutes choses,  
Laisser les larmes, les douleurs  
Il faut savoir, parmi les roses,  
Choisir les plus belles couleurs.

Et je pleure de voir toujours pleurer, car ma route semble à jamais jonchée de cœurs brisés, tous victimes et martyrs d'amours...

On m'a dit encore, au cours d'un récent entretien: "Je ne veux pas oublier..." Oh! se souvenir éternellement, sans voir jamais se réaliser le rêve aimé, mon Dieu, quelle agonie!...

Si pourtant "l'amour est une fleur qui passe," l'amitié passe également, puisque tout passe, mais l'amour, comme la fortune, a ses favoris et ses rebutés, et les coupes distribuées contiennent chacune le nectar ou la lie. Tandis que les uns s'enivrent et se pâment, les autres s'abreuvent d'amertume et de désenchantement.

Cependant, l'amour vrai doit être le même dans tous les cœurs: un sentiment exclusif, exempt de doute et d'oubli, reposant sur une seule âme et portant au dévouement, voire même au sacrifice.

Quand, néanmoins, ce noble et beau sentiment, qui fut implanté par Dieu même au sein de la création, va se heurter sur ces êtres indignes qui profanent tout,

ou sur ces natures frivoles que rien n'émeut, pour lesquelles tout est jouet et chimère, ah! n'allons pas croire que le mal est incurable, qu'il faille mourir à l'amour, fermer son cœur aux pures affections que le Ciel nous garde et d'où renaît souvent, plus grand et plus fort, ce même sentiment par lequel on a déjà tant souffert: ne voit-on pas sur une même tige éclore une rose tout à côté d'une autre qui meurt?...

L'amour vrai et pur est donc tout ce qu'il y a de bon dans la vie, c'est un lambeau de paradis enveloppant les âmes et rappelant le bonheur défunt de notre premier père, comme le drapeau sacré qui enveloppe la dépouille du héros et raconte, à son trépas, sa valeur et sa gloire; quant à la bonne et franche amitié, je ne puis que répéter: elle est sœur de l'amour et a parfois des tendresses si touchantes qu'on se demande avec étonnement lequel de ces deux sentiments est le meilleur. L'effervescence de l'un doit être plus vive et celle de l'autre plus douce.

On dit sans cesse que l'amour c'est la vie et que l'amitié en est le parfum. Cultivons donc l'un et l'autre, et, semblable au pauvre laboureur qui, sur une terre inculte, se dépense davantage en multipliant ses travaux, appliquons-nous surtout à la culture de ce sentiment-là, qui nous semble plus rebelle. Je sais hélas! que:

Plus d'un méconnu dans la vie,  
Gagnant l'honneur, reçoit l'affront,  
Et le laurier que l'on envie  
Ne va pas au plus digne front.

Mais au cœur croyant qui ose me lire, je redis bien haut:

Eh! qu'importe? Jamais n'oublie:  
Que le travail est notre loi;  
Qu'à tout droit mon devoir se lie,  
Et que le bonheur est en soi.

Et puis, presque toujours, le succès couronne l'effort, comme la récompense attend la vertu. Qui prit part à la lutte a droit à la victoire.

VIOLETTE.

LA PRIÈRE DES OISEAUX

Le vrai n'est pas toujours vraisemblable; nous ne l'avons pas dit le premier. M. Loys Bruyère nous racontait, dernièrement, une histoire de perroquet que nous voudrions bien croire authentique et qui doit l'être, en effet, puisqu'elle lui a été dite par une jolie créole de l'Amérique du Sud.

Un soir, cette créole avait été prendre le frais avec ses amies dans un bois voisin de sa demeure. Tout à coup, de tous côtés, on entendit dans les arbres, au milieu des taillis, de près, de loin:

—Ora pro nobis, Domine!

Un silence, et aussitôt d'autres voix répondirent: —Amen, amen!

On chercha dans toutes les directions. Il n'y avait certainement personne auprès des promeneurs. La créole aperçut, sur une branche, un perroquet qui

semblait la contempler ironiquement. Plus loin, un autre perroquet, un troisième perroquet, plusieurs perroquets. Il y avait là, évidemment, le père, la mère et les enfants. Toute une famille; peut-être toute une population de cousins et de parents.

Et, de temps en temps, le silence du bois était troublé par les mêmes paroles:

—Ora pro nobis, Domine!

Puis, comme un écho, d'autres voix répétaient:

—Amen, amen, amen!

Et il y avait beaucoup de voix.

L'aventure était singulière et, sans doute, n'eût-on pas trouvé aisément la clé de l'énigme, quand un perroquet quitta la branche d'un arbre et vint tranquillement se poser sur l'épaule de la jolie créole. Et, dans son oreille rosée, il cria:

—Ora pro nobis, Domine!

C'était une vieille connaissance: un perroquet privé, qui avait vécu des années dans la maison de la créole.

Un beau matin de printemps, quand le bois se couvrit de feuilles nouvelles et de parfums, le perroquet sentit le besoin de reconquérir sa liberté et d'aller conter fleurette à ses pareilles. Il quitta son perchoir et gagna la forêt natale.

Mais, pendant des années, quand il vivait prisonnier, il avait assisté, chaque soir, à la prière dite en commun et à haute voix. En dormant à moitié, il avait beaucoup retenu.

Quand il fut de retour chez lui, dans les bois, à la nuit tombante, il pensa à ses hôtes et se mit comme eux à répéter la prière du soir. Il la répéta si bien que femme et enfants imitèrent le père de famille. Après eux, les voisins, puis les voisins des voisins.

Et le soir, comme dans une forêt enchantée, on n'entend plus maintenant que des prières, la prière des oiseaux:

—Ora pro nobis, Domine! Amen, amen, amen!

HENRI DE PARVILLE.

CONSEILS PRATIQUES

Moyen de préserver de l'humidité les pièces non habitées.—Placez au milieu de la pièce un vase contenant une matière absorbante. Les meilleurs sont le sel de cuisine, la potasse caustique et le chlorure de calcium. Leur affinité pour l'eau est extrême. Calfeutrez aussi soigneusement que possible les portes et les fenêtres. Vous préserverez ainsi tous les meubles de la pièce des ravages de l'humidité.

Pour guérir les maux de dents.—Le remède est très simple: verser dans un demi-verre d'eau de douze à quinze gouttes d'Eau de Suez (fil jaune), délayer le mélange obtenu, et, au moyen d'une brosse douce, s'en frotter les gencives et les dents. La rage de dents la plus violente est immédiatement calmée. L'Eau de Suez, combinée d'après les découvertes de Pasteur, détruit le microbe de la carie et donne aux dents une blancheur éclatante.

Pour empêcher les oiseaux en cage de s'arracher les plumes.—Mégnin, dans son ouvrage sur la médecine ornithologique, dit que c'est un besoin de nourriture "animalisée" qui produit ce défaut. Il conseille de donner, chaque jour, à l'oiseau un peu de viande saignante, ou de tremper les graines dans un sang frais de bœuf.

Murs humides.—M. Arveuf, architecte, de Paris, indique un excellent moyen de sécher les murs humides. On place une feuille de papier au pied du mur à sécher, pour garantir le parquet, et on répand dessus de la chaux vive en poudre; elle absorbera toute l'humidité. Répéter l'opération jusqu'à ce que le mur soit sec.

UNIQUE OCCASION

D'entendre, à Montréal, Cyrano de Bergerac, monté avec toute la splendeur qui en fit un triomphe à Paris. Au Monument National, cette semaine.





LA GLOIRE N'OUBLIE PAS LES HEROS OBSCURS.—D'après le tableau de M. Maurice Lard

Et  
pour  
avait  
tend  
avec  
—  
tien.  
tigue  
main  
sou,  
me t  
J'ai  
tom  
—  
la sô  
roule  
teau  
A  
—  
toute  
les m  
point  
faire  
caiss  
Lart  
—  
chef  
mesu  
qui a  
dire.  
ou S  
—  
faire  
Le  
hâte.  
La  
Le  
de p  
dose  
M  
les y  
—  
loube  
—  
besoi  
gnem  
lons  
conq  
—  
de ge  
lait n  
—  
On  
mis,  
simpl  
To  
terro  
seign  
Le  
la fem  
sûret  
désir  
On



RAYONS DE SOLEIL



L'AMOUR EN GROUPE

## AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION D'ATTALA

## L'HOMME

L'homme naît, passe, souffre, peine,  
Inscumis dans l'affliction,  
Aussi barbare dans la haine  
Qu'habile dans l'ambition.

Ansî lâche dans la dérouté  
Qu'au succès plein de vanité,  
Il fuit, écarte sur sa route  
Toute importune vérité.

Il marche, court, vole sans cesse  
Au bonheur qui souvent le suit,  
Parfois, sublime en sa faiblesse,  
Dans la gloire il semble petit.

Il déchire l'être qui l'aime  
Avec l'ardeur du carnassier,  
Son cœur d'une inconscience extrême  
Tour à tour se fait cire, acier.

Le caprice le tyrannise  
Il fait sa joie, il fait son deuil  
Et sa raison se paralyse  
Sous l'ascendant de son orgueil.

Oublieux de son but suprême,  
Eclave de sa passion,  
L'homme ? C'est un vivant problème  
A l'étrange solution.

BELLA.

## FIANCÉE

LETRE D'UNE GRAND'MÈRE

La jeune fille ! Elle est un souvenir des cieux,  
Au tissu de la vie une fleur d'or brodée,  
Un rayon de soleil qui sourit dans l'ondée.

TH. GAUTIER.

Tu as entendu cette romance, fort gracieuse, qui a nom *Le sentier couvert*. Certes, il est attrayant ce Sentier ; mais je suis, sans doute, une bonne maman de très mauvais caractère, car je n'aime pas ce refrain, qu'on semble applaudir, justement, parce qu'il contient une pointe d'ironie à l'adresse de ces pauvres grand'mères :

Grand'maman, grand'maman  
Vous avez dû passer par là !

Je proteste, avec toute la gravité qui convient à mon âge.—Eh quoi ! parce que nos cheveux ont blanchi, parce que notre taille s'est courbée, nous aurions oublié nos vingt ans ?

Les rigueurs de l'hiver nous font elles oublier les charmes du printemps ?

S'il est vrai que le souvenir ait une poésie que n'a pas l'heure présente, nous sommes encore capables de goûter et de sentir, avec ceux que nous aimons, ces douces émotions qui ont été les nôtres ! Il n'a pas neigé dans nos cœurs comme sur nos têtes ; et si les orages de la vie ont courbé nos épaules, nos esprits, restés droits et fermes, peuvent encore suivre les vôtres et comprendre tous vos enthousiasmes.

Les grand'mères ont appris à connaître l'austère douceur du sacrifice, et elles se sont fortifiées dans la lutte : Elles ont vu disparaître, à leur côté, tant de chers aimés, qu'il faut leur pardonner cette mélancolie qui leur est habituelle ; mais si elles vivent en résignées, Dieu leur garde encore ce regain de jeunesse, qui les empêche d'être étrangères aux joies des petits ! Une grand'mère ne saurait être ni égoïste, ni insensible, ni malheureuse même, malgré les tristesses de son passé, quand il lui reste à aimer une bonne et charmante petite fille comme toi !

Oui, ma chérie, je les connais, ces *Seutiers couverts*.

Ah ! quand on n'a qu'une pensée,  
Pour se la dire, on est bien là !

Et je t'assure qu'en remuant la cendre de mes bonheurs perdus, l'étincelle brille toujours et mon cœur n'est pas mort !...

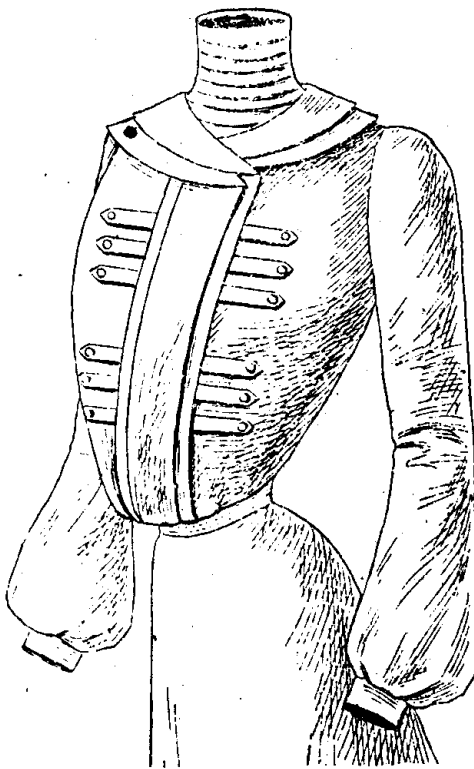
Tu seras donc demain l'heureuse fiancée de M. Ri-

chard F...? Toute saisie de ta nouvelle importance.— (Tu croyais ton rôle plus facile).—Te voilà prise de folles terreurs et de joies insensées. Tu accours étonnée, éperdue, vers moi, ta confidente extraordinaire, pour me prier de te guider dans cette route si ensoleillée et si fleurie, que le vertige t'en vient à la tête.



Chemisette de taffetas garni jais

Ta mère, me dis-tu, te semble étrange : elle encou- rage ton nouvel amour, et tu surprends, sans cesse, des larmes dans ses yeux. Tu ne l'as jamais plus aimée, et tes caresses la rendent songeuse.



Corsage-boléro

Tu parles d'avenir et son esprit se complait dans le passé.

C'est qu'elle est à cette heure, où selon la parole du poète, on voudrait "jeter l'ancre".

Pour elle, va commencer la grande épreuve : L'avare peut-il rester indifférent à la perte de son trésor ?

Elle cherche, elle épie, elle s'avance à la décou-

verte : chaque mouvement du cher inconnu lui révèle un secret. Là, elle surprend une qualité cachée ; demain, c'est un travers ; un défaut peut-être !... Elle le dévisage sans cesse ; et pourtant elle le connaît depuis longtemps. Elle étudie ses gestes, sa voix, sa marche ; elle compte les plis de son front, demandant à chaque signe perfide de lui confier son histoire.

Dans ses heures d'appréhension, elle se souvient pourtant que : "Celle qui élève un fils n'élève qu'un homme, et que celui qui élève une fille élève une famille". Elle retrouve confiance à cette pensée ; car elle compte sur toi : Ton bonheur sera sa récompense ; l'admiration de ton mari pour toi sera son triomphe. Ce nouveau venu, qui s'en méfie peut-être, —on a dit tant de mal des belle-mères,—l'adorera, quand il saura ce qu'il lui doit, et il aura raison ; car il n'aura jamais de plus sûre alliée.

Fiancée ! mot magique qui fait battre le cœur de toutes les jeunes filles !

Fiancée ! c'est-à-dire adulée, choyée, adorée, l'idole, en un mot, à laquelle on semble ne rien demander que la permission de la servir à genoux.

Il y eut un jour, dans ton passé, qui eut tous les apprêts de celui qui t'attend. Tu étais vêtue de blanc, couronnée de fleurs aussi ; tu étais la reine de la famille et tu n'avais pas douze ans.

Ce fut bien réellement un jour de fiançailles. Fiançailles célestes, trop imprégnées, peut-être, d'un mysticisme exalté qui pouvait devenir un danger pour ta nature ardente.

Quoi qu'il en soit, ton âme s'est éveillée à l'amour vers Celui qui veut les prémices de toute chose. Tu as appris de bonne heure à élever vers Dieu, tes pensées et ton cœur ; et ta mère, détruisant, une à une, certaines attaches puériles qui n'auraient fait de toi qu'une "précieuse en dévotion", t'a conduite, insensiblement, de l'extase à la foi sincère, et de l'amour au sacrifice. Solidement attachée à la doctrine, ton âme droite et sensible s'est tournée vers l'Autheur de toutes choses, et ta première douleur s'est calmée dans la prière.

De la prière à la reconnaissance, il n'y eut qu'un pas pour ton âme généreuse. Nous avons vu, jour par jour, ton caractère s'améliorer ; tes qualités ou plutôt tes vertus se développer et grandir ; parce que, soutenue sans cesse par la pensée du devoir, tu savais bien qu'un témoin, là-haut, comptait tes efforts, pour les inscrire au livre de vie.

Aujourd'hui, il te faut descendre du ciel sur la terre. L'homme n'est qu'un divin miroir : tu ne peux pas espérer saisir en lui la perfection de tes rêves. Il faut t'efforcer de te perfectionner toi-même ; l'exemple est le plus sûr de tous les entraînements.

Pour aimer Dieu, impalpable, invisible, nous n'avons, nous autres femmes, qu'à nous laisser emporter sur les vagues de notre imagination, toujours avide d'idéal. La vague se soulève sous l'effort tempétueux de nos désirs, et l'Infini devient notre domaine...

L'amour terrestre est moins parfait : il exige plus d'une lutte, plus d'un abandon ! Dieu te semblait conquis, parce qu'il est immuable ; mais l'homme ne l'est jamais !

L'amour terrestre vit d'échange, grandit par les concessions ; il se donne, mais il demande. Seul, l'amour maternel sait aller jusqu'à l'immolation. Puisse-tu, mon enfant, n'en pas faire, un jour, la douloureuse expérience !

Demain, donc, vont commencer pour toi des jours nouveaux. L'avenir s'ouvre à toi, plein de promesses souriantes. Je comprends et j'approuve cette confiance qui te porte vers lui. Il est si bon de croire ; il est si doux d'espérer ! Mais un fiancé n'est pas un mari. Défie-toi de cet enthousiasme exagéré, danger involontaire de tout premier amour ; garde-toi aussi des fausses réserves et des froideurs calculées.

Loin de moi la pensée de te conseiller ces coquetteries mesquines et ces caprices puérils, si funestes aux affections naissantes. Je veux simplement faire appel à ta dignité et te dire que la nature orgueilleuse de l'homme ne saurait se plaire en des conquêtes trop faciles.

Song  
tes par  
redoubl  
Gagne-  
présent  
Use p  
Les sen  
calmes,  
Ils so  
lui, que  
poète :

" Les  
" Sa

Herm  
retard d  
la vente  
déplacer  
nom de  
tude ave  
M. J  
Involont  
douce im

Les tr  
les modè  
et les fle  
seront de  
avancera

Les m  
garnis de  
dentelle  
surtout p  
elle sera  
Il y a  
telle app  
le velour  
La con  
surtout e  
cette ann

Les pl  
chapeaux  
les haute  
que très  
boucle ou

Les pl  
chapeaux  
ront pas

Les all  
garnir les

Associa

Danton  
premier b  
Cette b  
non-seule  
d'un gran  
l'univers.

Notre p  
jourd'hui,  
meu poss  
Cepend  
c'est le dé  
vie toute  
ance, à c

Songe aussi que tes joies sont faites du sacrifice de tes parents : rends-leur la séparation moins amère, en redoublant pour eux d'affection et de tendresse. Gagne-leur un fils : tu es toute-puissante à l'heure présente.

Use prudemment de ton pouvoir et de ta liberté. Les sentiments que l'on veut durables doivent être calmes, réfléchis.

Ils sont encore si fragiles, les liens qui t'attachent à lui, que je vous rappelle à tous deux cette menace du poète :

" Les inconstants ne donnent point leurs cœurs  
" Sans être encor tout prêts, à les porter ailleurs."

ANDRÉE VAUGENETS.

COMMUNICATION

**Hernance.**—Votre intéressant article va subir un retard de publication. Le remue-ménage qu'occasionne la vente du MONDE ILLUSTRÉ en est la cause. Que de déplacement de choses... et de personnes aussi !... Au nom de la rédaction, je vous remercie de la promptitude avec laquelle vous avez répondu à notre désir.

**M. J.-H. M.**—Votre éclair m'a sauté aux yeux. Involontairement, je les ai fermés et je vous dois la douce impression reçue. C'était charmant. Merci.

LA MODE

Les trois articles qui seront les plus importants dans les modes de cet hiver sont les dentelles, la fourrure et les fleurs. On en montre déjà beaucoup, mais ils seront de plus en plus à la mode, à mesure que la saison avancera.

Les modèles de chapeaux en fourrure sont souvent garnis de dentelles et de fleurs. Jusqu'à présent la dentelle a toujours été considérée comme tissu d'été, surtout pour les chapeaux, mais pendant cette saison elle sera plus à la mode que jamais.

Il y aura des chapeaux faits entièrement de dentelle appliquée sur quelque tissu plus lourd tel que le velours, etc.

La combinaison des fourrures et des dentelles sera surtout en vogue ; un des plus charmants modèles de cette année est en vison garni de crochet irlandais.

Les plumes de fantaisie seront très en vogue ; des chapeaux faits entièrement de ces plumes étant parmi les hautes nouveautés. Ces chapeaux ne demandant que très peu de garnitures ; un nœud de ruban, une boucle ou un cabochon suffisent.

Les plumes d'autruche seront employées pour les chapeaux genre "Gainsborough" ; mais elles ne seront pas aussi populaires que les plumes de fantaisie.

Les ailes sont de nouveau à la mode, surtout pour garnir les toques.

Association des Institutrices Catholiques de la Province de Québec

Danton a dit : "Après le pain, l'éducation est le premier besoin du peuple."

Cette belle phrase a, depuis, fait le tour du monde, non-seulement en théorie, mais elle a aussi été le germe d'un grand arbre, dont les branches recouvrent tout l'univers.

Notre pays n'a pas voulu rester en arrière, et aujourd'hui, le plus petit village, le plus modeste hameau possède son école, si modeste qu'elle soit.

Cependant, ce qu'il y a de beau dans tout ceci, c'est le dévouement sublime de ceux qui donnent leur vie toute entière à l'éducation de notre première enfance, à celle qui, nous prenant sur les bras de notre

mère, nous prépare aux études supérieures, qui feront de nous, plus tard, des citoyens utiles à la société et à la Patrie.

Tout dernièrement, les institutrices catholiques de la Province de Québec se réunissaient en convention, au Mont Sainte-Marie, rue Guy, à Montréal.

Ceci fut l'occasion de nombreuses conférences, dans lesquelles brillèrent nos instituteurs ecclésiastiques et laïques, ainsi qu'un bon nombre de nos littérateurs les plus distingués.

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal avait bien voulu honorer de sa présence cette manifestation.

Ceci nous surprend d'autant moins que Mgr Paul Bruchési a toujours été un zélé propagateur de l'éducation.

Cette réunion devait porter un beau fruit, car nous avons vu naître l'Association des Institutrices Catholiques de la Province de Québec.

Le but même de cette association se lit dans les minutes de la première séance :



Mlle A. Payette, conseillère  
Mlle E. Chênevert, trésorier Mlle M.-L. Racette, secrétaire  
Mlle J. Samson, présidente  
Photo Laprés et Lavergne

Elle a pour objet de réunir les institutrices qui la composent, de leur fournir l'occasion de se perfectionner dans l'art de l'enseignement et dans toutes les sciences qu'elles doivent connaître, d'améliorer leur condition sociale et de s'encourager mutuellement à la pratique de la religion et de toutes les vertus qui peuvent contribuer à leur faire remplir leurs devoirs importants, avec honneur pour elles-mêmes et pour la société.

Elle s'occupera aussi de favoriser le placement des institutrices, suivant leurs aptitudes et leurs capacités.

Les institutrices présentes au Mont Sainte-Marie ont élu les officières suivantes :

Présidente : Mlle Joséphine Samson, Gracefield ;  
Secrétaire : Mlle M.-L. Racette, 1012, rue Berri, Montréal ;  
Trésorière : Mlle E. Chênevert, 225, rue Rachel, Montréal ;  
Conseillère : Mlle A. Payette, Ville-Marie, Québec.

Nous donnons les adresses des nouvelles directrices de l'Association, afin que toutes les institutrices puissent communiquer avec elles.—J.-P.

UNE TOUTE PETITE HISTOIRE

Cœur d'or, tête folle, mauvaise éducation, telle était Mme de B...

Son mari avait été pour elle une cruelle déception. La grossièreté de son mari, l'injustice de ses reproches, la violence de ses colères, en faisaient la plus malheureuse des femmes.

—Quand la vie sera trop intolérable, je mourrai là, dit-elle un jour à un vieil ami de sa famille, en lui montrant une paisible mare, ombragée par les grands arbres, qui bordaient une des dernières allées du bois de Boulogne.

La folle était capable de le faire, comme elle le disait.

Un jour, que le confident de Mme de B... était venu sonner à sa porte...

—Oh ! monsieur, lui dit la nourrice qui avait élevé la jeune femme, cela va mal, cela va bien mal... Monsieur a frappé madame.

—Où est-elle ?

—Sortie.

—A-t-elle dit où elle allait ?

—D'abord chez son notaire ; ensuite au bois.

Le vieillard tressaillit.

—Donnez-moi les deux enfants, commanda-t-il.

Deux bébés, garçon et fille, s'avancèrent en gambadant.

—Où les emmenez-vous ? demanda la nourrice.

—Priez pour nous, répondit seulement l'ami.

Et, à fond de train, il se fit conduire avec ses deux petits compagnons au bois, sur la route de la petite mare.

Tenez, dit-il aux enfants, en leur montrant un équipage qui paraissait au loin, n'est-ce pas votre voiture ?

—Oui, c'est elle.

La voiture s'arrêta... une jeune femme en descendit...

—Et votre mère ?

—Oui, c'est maman.

—Appelez-la ?

—Maman ! firent les enfants en tendant leurs bras.

—Plus haut ! plus haut !

—Maman !maman !

Un cri leur répondit :

—Mes enfants !

La mère enleva ses enfants, qu'elle couvrit de baisers, en fondant en larmes.

Elle était sauvée.

—Et moi qui les avais oubliés !... Oh ! je lui pardonne ! je suis plus coupable que lui !

Et tombant à genoux :

—Je crois en Dieu, dit-elle. FRANCOIS RIVAL

JEUX ET AMUSEMENTS

COMBLE

Quel est le comble de l'hospitalité ?

CHARADE

Mon Un est un recueil de phrases, de bons mots ;  
Mon Deux met aux abois écoliers et marmots ;  
Et mon Tout fait pleuvoir un déluge de maux.

ÉNIGME

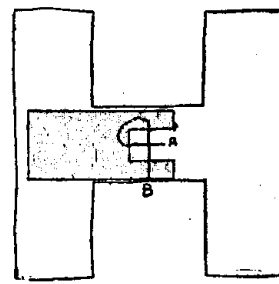
Devine-moi, car j'en suis digne ;  
Je me cache lorsque je sers ;  
C'est presque toujours dans les vers,  
Et l'on me trouve à chaque ligne.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 915

Vers à terminer.—Sommes. Sinon. Nom. Hommes  
Métagramme.—Parme, Carme, Larme.

Histoire naturelle-proverbe.—Le proverbe à trouver est : Tel maître tel valet.

Problème d'un seul coup de plume.—Pour résoudre ce problème, il suffit de se servir d'une petite bande de papier découpée comme celle qui se détache en gris sur notre dessin, et de commencer le tracé de la croix au point A.



CYRANO DE BERGERAC

Création de Prad et d'Ethel : Cyrano et Roxane.  
Monument National. Matinées jeudi et samedi.

## NOTES ET FAITS

Mme Rostand, femme de l'auteur de *Cyrano de Bergerac* est poète. Mme Sarah Bernhardt récite ses vers. Mais, ajoute la critique, la voix de Mme Bernhardt est tellement harmonieuse qu'on croit entendre un magnifique poème lors même qu'elle lit de la prose.

Boileau, le grand critique, après avoir versifié toute sa vie, se montra encore poète au lit de mort. Quelqu'un lui ayant demandé s'il souffrait beaucoup, il répondit :

Je suis vaincu du temps ; je cède à ses outrages,

Voilà ce que fait la force de l'habitude.

Si l'on en croit un bruit qui vient en droite ligne des Etats-Unis, l'imprimerie aurait vécu et serait remplacée par la photographie.

Les livres de l'avenir et même les journaux seront imprimés au moyen de la photographie, la plaque photographique se substituant à l'écriture et à la stéréotypie.

Un brevet d'invention a été pris à cet effet à New-York. Il rappelle le mode d'exécution actuellement adopté pour la production des photographies en masse.

Dans l'Etat de New-Jersey les Chambres législatives n'y vont pas par quatre chemins. Elles viennent de voter une loi qui défère à la justice tout homme marié convaincu de faire la cour à toute autre femme qu'à la sienne et tout homme marié qui a une fois essayé de se faire passer pour célibataire.

Dans la prochaine session, le même Parlement devra se prononcer sur un projet de loi qui propose d'obliger tous les hommes mariés à porter un signe distinctif de leur situation légale.

On ne peut pas les tenir, les maris du New-Jersey.

Le couronnement du roi Edouard.

La décision du roi de n'admettre à la cérémonie du couronnement aucune veuve de pair qui aurait épousé en secondes noces un roturier ou un noble d'un rang inférieur à celui de pair, a causé bien du désappointement dans le camp féminin. On cite le nom d'une grande dame qui n'a pu s'empêcher de montrer son dépit. Veuve d'un duc, elle s'est remariée à un simple roturier : "Qu'ai-je gagné à mon second mariage ? Un homme, et encore est-il décédé ; et à cause de lui je ne puis assister au couronnement ! Si j'avais su, je serais certainement restée veuve !"

Le général Miles, dans son rapport annuel, donne le chiffre exact de l'armée américaine, qui est composée de 84,513 hommes. Sur ce nombre, 33,874 sont aux Etats-Unis, 43,239 aux îles Philippines, 4,914 à Cuba, et le reste, composé de petits détachements, se trouve à Puerto Rico, à Hawaï, en Chine et dans l'Alaska. Il dit que l'effectif des troupes en ce moment à Cuba va être diminué et qu'il espère que d'ici peu on pourra faire de même à l'égard des Philippines. Il fait l'éloge de l'expérience, et du bon état des troupes américaines, des succès qu'elles ont eus en Chine et aux Philippines, et fait remarquer qu'elles ont pu affronter les rigueurs d'un climat comme celui de l'Alaska.

Une anecdote racontée par le *Figaro* :

Quand le général de Gallifet subissait sa captivité en Allemagne, le courrier du prince de Galles vint lui offrir, de la part de son maître, tout ce qui pouvait rendre moins pénible son exil. Le général remercia : il n'avait besoin de rien. Puis se ravissant :

— Je ne désire qu'une chose. Les armes de la Prusse sont heureuses, je risque d'être longtemps prisonnier : si je ne puis être échangé contre un officier général, je supplie son altesse royale d'obtenir pour

moi du roi de Prusse la permission de retourner en France et de m'y battre comme simple soldat.

Le vieux roi Guillaume, touché d'une pareille offre, inclinait à l'accepter. Mais Moltke s'y refusa :

— Non ! non ! répétait-il. Un tel acte, dans un pays chevaleresque comme la France, serait de trop dangereux exemple.

Il n'est pas de plus bel hommage que ce refus.

Que n'enseignera-t-on pas aux aveugles ?

Depuis qu'on s'occupe de leur éducation, ils font des progrès prodigieux et paraissent beaucoup mieux doués que les gens ordinaires.

Une curieuse expérience, couronnée d'un plein succès, vient d'être faite à Clermont-Ferrand (France), au cours de la dernière année scolaire.

La gymnastique individuelle et d'ensemble fut enseignée à de jeunes garçons et filles aveugles. Le jour de la distribution des prix, les jeunes aveugles, divisés en deux sections distinctes, ont exécuté publiquement, avec un ensemble et une régularité parfaits, les exercices à mains libres ou avec haltères, ordinairement pratiqués dans les sociétés de gymnastique.

Ce n'est pas la première fois qu'on arrive à faire faire de la gymnastique à des aveugles, mais on n'était pas encore parvenu à obtenir d'eux des mouvements d'ensemble.

Un hôte inattendu.

La simplicité et l'amabilité sont les caractéristiques de la duchesse de Fife (fille d'Edouard VII).

On raconte à ce sujet une histoire typique qui est absolument authentique.

Un jeune homme vint à prendre le thé dans une maison de Portman Square et ne se souvenant que vaguement de l'adresse, dit à son cocher au no 15. Il entra dans la maison, un valet prit son chapeau et sa canne et le pria de monter. La porte du salon ayant été ouverte, il se trouva, à sa grande confusion, en présence de la duchesse de Fife, qui était assise devant la table à thé avec la reine Alexandra, alors princesse de Galles, et ses deux sœurs. Moment des plus embarrassants ! Mais la duchesse de Fife s'avança vers lui et, malgré ses humbles protestations et son désir de partir, le força à rester. Le duc de Fife arriva sur ces entrefaites et le jeune homme passa un après-midi délicieux. Avant qu'il prit congé, le duc le pria de revenir, et, depuis ce temps, il a été souvent invité à Portman square.

Une sorcière vient de prédire que la reine Alexandra ne vivra pas assez longtemps pour voir les fêtes du couronnement. Cet oiseau de mauvais augure n'a pas songé, sans doute, dans quelles alarmes elle allait plonger les couturières de la cour impériale, par cette sinistre prédiction. Elles s'étonnaient bien un peu de ne pas avoir reçu les commandes des robes du couronnement qui auront lieu l'an prochain ; elles ont maintenant la clef du mystère. Ce superstitieux désappointement s'accroît du fait que le roi Edouard VII est menacé d'une grave maladie organique, qu'il souffre même d'un cancer à la gorge et du Bright's Disease. Adieu alors les grandes fêtes, si Sa Majesté la reine obéit au lugubre augure ou si les Esculapes de la Cour parviennent à diagnostiquer chez le roi l'une ou l'autre de ces affections mortelles ! Les étoffes, achetées, à des prix fabuleux, dans les fabriques les mieux réputées de l'Europe, dorment dans les tablettes sans rapporter d'intérêt. Ce qu'elles vont perdre, ces dames ! L'émoi est à son comble, parmi les femmes de la Cour.

Les Sautoux, qui prennent leur nom du Saül Sainte-Marie, ont été les plus féroces des diverses tribus sauvages.

Il y a quarante ans seulement, non loin de Saint-Boniface, ces sauvages, au cours d'une guerre avec les Sioux, prirent part à un festin de cannibales, se repaissant de la chair de leur ennemis morts. Ils sont bien changés, mais sont très difficiles à convertir.

Si ces sauvages ne sont plus féroces, ils sont tou-

jours superstitieux. Ils croient encore à ce qu'ils appellent le principe du bien et le principe du mal ; ils croient au Grand-Esprit et au "Nanitou."

Ils ont un grand nombre de divinités, à qui ils offrent des sacrifices : le dieu Soleil, bienfaiteur du monde et en l'honneur de qui ils exécutent de grandes danses ; le dieu Ours, à qui ils font l'offrande d'une part de ce qu'ils mangent et boivent ; le dieu Tonnerre, à qui leur imagination donne la figure d'un oiseau ; c'est en ouvrant les yeux qu'il produit les éclairs.

Les sauvages croient à un autre esprit, demi-dieu, et demi-homme, qui s'amuse à jouer des tours aux hommes et aux bêtes : c'est Nanapous. Ils racontent toutes sortes de légendes sur son compte.

Quelle étrange coutume que celle des buveurs qui doivent passer, chacun à son tour, un coup de liqueur à tous les camarades présents !

Quatre amis se rencontraient et l'un d'eux propose un petit verre. On entre à la buvette et l'on boit. Aussitôt que le premier verre est ingurgité, un second camarade propose, que prenez-vous ? Puis c'est le tour du troisième et du quatrième.

Comment voulez-vous que les estomacs vides résistent à quatre doses consécutives de "tord-boyau ?"

On sort donc, vingt minutes après l'entrée en matière, saoul comme des Polonais.

Cette habitude de la réciprocité n'existe nulle part et seulement à la buvette.

Pourquoi favorise-t-on une générosité si folle et si dangereuse ? Il est bien difficile de le dire.

Les amis de la tempérance condamnant énergiquement cette coutume par laquelle des hommes perdent, dans une soirée, ce qu'ils ont gagné des hommes perdent, dans une semaine pour s'acquitter d'une obligation imaginaire. Que n'emploient-ils cet argent à payer leurs dettes, à nourrir et à habiller leurs familles ?

Ah ! c'est qu'il faudrait une force de caractère qu'un homme fréquentant la buvette ne possède que bien rarement !

Une petite vengeance de Léon XIII.

Le pape est, on s'en doute aisément, journellement sollicité par des quantités innombrables d'artistes peintres, sculpteurs ou photographes qui briguent l'honneur insigne de fixer ses traits sur la toile, par le marbre ou par le collodion.

Léon XIII, d'ailleurs, est facilement accessible.

Il y a quelque temps, un peintre italien, dont le nom, et pour cause, n'a pas encore franchi les Alpes, se mit en ligne, lui aussi, et demanda au pape l'autorisation de faire son portrait. Le saint-père la lui accorda comme aux autres.

Lorsque l'artiste eut achevé son ouvrage, il pria le souverain pontife de vouloir bien mettre au bas de l'image une citation de l'Evangile et sa signature.

L'œuvre était médiocre, la figure point ressemblante et nullement flattée.

Embarrassé par la prière du peintre, le pape réfléchissait. Mais, voyant la mine déconfite de l'artiste, il se laissa aller à sa naturelle bienveillance et céda à la demande du peintre.

Et finement railleur, accommodant à la circonstance le verset 29 du chapitre 14 de l'Evangile selon saint Mathieu, qui rapporte les paroles de Jésus apparaissant à l'improviste à ses apôtres, pendant un grand orage sur le lac de Galilée, le pape écrivit au bas du tableau :

"Vatican, 29. 4. 01. 5 h. soir.

"Ne vous étonnez point, c'est moi."

Et il signa : Léon XIII.

## COMEDIE HEROIQUE

Le chef-d'œuvre de Rostand, de l'Académie française, *Cyrano de Bergerac*, au Monument National. Prix populaires.



# AUX PERSONNES FAIBLES

## RECOMMANDATION SPECIALE

HOSPICE STE-ANNE,

BAIE ST-PAUL (Charlevoix), 5 décembre 1900.

Messieurs,

Je suis heureuse d'avoir l'occasion de dire de nouveau un mot de votre **Vin des Carmes**. Depuis deux ans que nous le connaissons, nous l'avons employé toujours avec succès, et nous ne craignons pas de dire qu'il est un des meilleurs toniques que nous ayons eus. Nous en recommandons fortement l'essai à toute personne faible, certaine qu'elle s'en trouvera bien.

Votre servante,

Sr M.-ANNE DE JÉSUS,

Supérieure générale des  
Petites Sœurs Franciscaines de Marie.

CHOSSES ET AUTRES

—Les plus gros pains sont cuits en France et en Italie.

—La valeur d'une tonne d'or pur est de \$602,796,21.

—Au Pérou, la principale rue mesure 1,500 milles de longueur.

—Les Indiens considèrent le mirage comme une œuvre diabolique.

—Les Etats-Unis produisent 2,500,000 gallons de pétrole chaque année.

—Pour empêcher les patates de pourrir en cave, saupoudrez-les de chaux en poudre.

—Il y a près de 50,000 dentistes dans le monde entier qui opèrent sur les mâchoires humaines, sans compter les arracheurs de dents ordinaires.

—La valeur des soieries manufacturées en France atteint un chiffre annuel de 600,000,000 de francs, soit \$120,000,000.

—L'Angleterre fournit à la République du Nicaragua les cotonnades à bon marché, tandis que la majeure partie de la bonneterie vient d'Allemagne.

—La laine étant un mauvais conducteur de la chaleur, les tapis empêchent la chaleur des pieds de se perdre, ou ne le soutirent pas.

—L'air et la lumière doivent pénétrer librement dans les porcheries. Les planchers doivent être nettoyés chaque jour. Les porcs doivent toujours avoir de la litière sèche.

—Il y a de gros profits dans les baïnes. Une baïne de 50 pieds de long pèse 140,000 livres et donne 43,000 livres d'huile et 3,000 livres de ces os tant recherchés.

—La plus vieille carte de l'on connaît est une mosaïque de l'église byzantine de Malaba, en Palestine.

Elle représente une partie de la Terre-Sainte.

—Un livre publié dans le Japon il y a environ mille ans contient une remarque à l'effet que, dans le temps, il se produisait de la bonne soie dans 24 provinces de ce pays.

—Il y a en Allemagne un restaurant construit entièrement de papier ; la salle à manger mesure 80x6 mètres, 150 personnes peuvent s'asseoir. Il y a 22 châssis et 4 portes ; la construction a coûté 1,875 francs.

—L'industrie et le commerce japonais ont importé, en 1900, 3,837 tonnes de lainages et de fils de laine et 38,500,000 verges de flanelle et de tissu Worsted. La majeure partie de ces marchandises provenaient d'Allemagne et d'Angleterre.

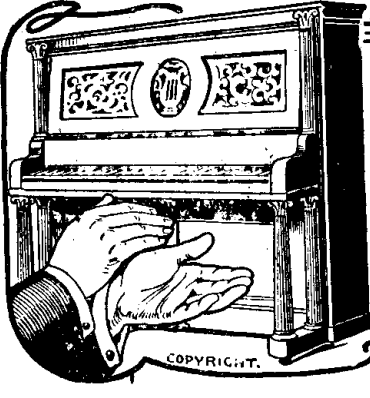
—Un fermier mexicain de New-Mexico se servait de sa femme comme d'une bête de somme. Il l'attelait à la charrue et quand la pauvre femme ne répondait pas assez vite à son commandement, il la frappait du fouet. Le misérable a été condamné à deux ans de travaux forcés.

—On doit brûler sur les champs les fanes des pommes de terre, qui contiennent beaucoup de potasse ; par là, la terre récupère en partie l'engrais que la pomme de terre en a absorbé, et cela consume en même temps toutes les semences et les racines qui pourraient se trouver à sa surface.

—Il est employé annuellement, aux Etats-Unis, 16,000,000 pieds de brouillon à la confection de 800,000,000 de fuseaux à fils, contenant 200 verges de fil chacun ; tout ce fil attaché bout à bout est assez long pour faire 3,600 fois le tour du globe terrestre et il en reste encore un peu pour le raccommoder.

**Théâtre du Palais-Royal**  
 Côté SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIÈRE  
 O. BASTIEN, Directeur Tel. Bell Est 3067 E. HARMANT, Dir Artistique  
**SEMAINE DU 11 NOVEMBRE : LE CHOIX D'UN GENDRE, par Labiche**  
 Comédie en 1 acte  
 A LA DEMANDE GÉNÉRALE  
**LE DOCTEUR JOJO, M. Harmant dans le rôle du Dr Jojo**  
**Prix des Places : - 15, 25, 40 et Loges: 50c.**  
**MATINÉE TOUS LES MARDIS, JEUDIS ET SAMEDIS A 2 HEURES.**  
 Matinées : 10, 15, 20, et loges 30c  
 A L'ETUDE : LA DEMOISELLE DU TELEPHONE

**PIANOS BELL**  
**Votre Approbation**  
 d'un piano acheté de nous ne nous est pas simplement agréable, mais profitable également. Ce que vous recommandez, vos amis sont enclins à l'acheter, quand c'est "sur le marché." C'est pourquoi nous vous ferons d'excellentes offres, si vous voulez venir nous voir — et cela, non seulement quant au prix, mais en ce qui a trait aux conditions de paiement, que nous vous rendrons faciles  
**Salles d'Exposition : 2261, Ste-Catherine**



**HÉRÉDITÉ**  
 —C'est le fils Bazuchet, un fainéant qui ne veut rien faire.  
 —Son père a tant travaillé qu'il lui a transmis sa fatigue, sans doute.



Pourquoi perdre votre temps ici et là, pour acheter vos fourrures d'Automne et d'Hiver, quand, en vous rendant directement à

**L'AMERICAN FUR STORE**

vous avez satisfaction. Vous y verrez le plus bel assortiment à Montréal, en Manteaux, Boas, Collettertes, Etc., Etc., Etc.

**American Hat and Fur Store**  
 27 et 29 St-Laurent.

**NOUVELLES A LA MAIN**

Les questions de Mlle Bébé :  
 —Maman, la bougie quand on souffle dessus, où donc va la flamme ?  
 \*\*  
 Un paysan reçut, un jour, un coup de pied de cheval qui le renversa.  
 —Je m'y attendais, fit-il, cette sale bête m'en a toujours voulu d'avoir couronné à son maître de s'en défaire.  
 \*\*  
 On voulait empêcher une femme d'entrer dans la chambre où son mari agonisait.  
 —Bon ! bon ! dit-elle, laissez-moi passer ; on est quelquefois charmé de voir comment meurt un mari.  
 \*\*  
 La belle-mère de Galurin est malade à la campagne.  
 —Ma ami, lui dit sa femme, j'ai de mauvaises nouvelles de maman à t'apprendre.  
 Galurin, distrait :  
 —Elle va mieux !  
 \*\*  
 Sincère reconnaissance.  
 —Docteur, je viens vous remercier pour votre dernière ordonnance.  
 —Cela vous a réussi ?  
 —Oh ! je ne l'ai pas employée, mais mon oncle s'en est servi... et je suis son seul héritier.  
 \*\*  
 Sur les bords fleuris qu'arrose la Seine :  
 Un vieux pêcheur.—C'est fichu ! J'en prendrai pas un... Mes vers ne valent rien !...  
 Un loustic.—Faudrait p't-être leur en servir de Victor Hugo !...  
 \*\*  
 Dans la rue :  
 Un rassemblement se forme autour d'une personne qui vient de tomber.  
 —Qu'y a-t-il ? dit quelqu'un en s'approchant.  
 —C'est un huissier que le froid vient de saisir.  
 —C'est bien à son tour, murmure un pauvre diable.  
 \*\*  
 Que ceux qui prétendent n'avoir jamais été embarrassés par une question d'enfant, me disent ce qu'ils auraient répondu à celle qui m'a été posée récemment.  
 —Pourquoi ai-je la figure noire quand je reviens de la campagne ? me demanda un enfant.  
 —Parce que tu as la peau brunie par le soleil, dis-je.  
 —Alors, pourquoi qu'on expose le linge au soleil pour le blanchir ?

**ROBUR QUI REND ROBUSTE**  
 C'est incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.  
 Dépôt : Pharmacie C. Beaupré, 3197 Rachel

**DUPUIS & LUSSIER**  
 AVOCATS  
 Chambre No 1. Édifice de La Presse

**Dr JÉHIN-PRUME**  
 Spécialiste pour les Maladies des yeux, du nez, de la gorge, et des oreilles, Chirurgien des hôpitaux, ancien chef de clinique de Paris, membre de la Société de laryngologie de France, etc.  
**No 15 RUE CRESCENT**  
 MONTREAL  
 Consultations, 2 à 5 P.M.  
 Et par correspondance - - - Bell, Up 2701

**CHRO**  
**THEAT**  
 Nos con-  
 rendus de  
 pense d'ac-  
 sommes  
 choix du te-  
 fier conven-  
 présentation  
 cole si aisen-  
 médiocrité  
 pour attesté  
 tant, c'est o-  
 jours plein  
 lite de la so-  
 à notre dé-  
 valeur, et m-  
 pas passer  
 La sema-  
 tion Thoma-  
 porté un co-  
 c'est une ré-  
 nous avon-  
 pièce a eu  
 a dû céder  
 formelleme-  
 qui voulaie  
 & ceux de l-  
 pas.  
 La sema-  
 Demoiselle  
 succès est  
 rare, à la d-  
 tout grâce  
 originale q-  
 chestre du  
 nombreux  
 sante.  
 L'  
 De nom-  
 échaque soir  
 Comique.  
 français da-  
 socq, Le P-  
 les hésitati-  
 sont maint-  
 ont repris l-  
 donner la  
 troupe ren-  
 leurs élém-  
 présentés, l-  
 beaux jour  
 réal. Les  
 passés, les  
 semble et  
 merveille.  
 L'assista-  
 la charman-  
 le petit ch-  
 du Bois-I-  
 paysanne,  
 écheur de l-  
 CYR  
 Le titre  
 poésie dra-  
 nom de se-  
 Michel et le  
 die Franço-  
 tous les soi-  
 balles com-  
 Nous cr-  
 de la Com-  
 suprême p-  
 assurer, pa-  
 tablissement  
 Montréal.  
 Tous les d-  
 circonstanc-  
 ont été fa-  
 modèle de  
 de la pièce  
 Paris ; un-  
 mentaires  
 les nombre-  
 enfin, des  
 courses po-  
 tion de Cy-  
 Le publi-  
 vement  
 die Franç-  
 théâtre qu-  
 tant qu'  
 polaire.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

THEATRE DU PALAIS-ROYAL

Nos confrères, dans leurs comptes-rendus de théâtres, font une telle dépense d'adjectifs laudatifs que nous sommes assez embarrassés dans le choix du terme qui convient pour qualifier convenablement l'excellence des représentations du Palais-Royal. On accole si aisément des mots flambants à la médiocrité qu'il n'y a plus de termes pour attester le mérite. La vérité, pourtant, c'est que le Palais-Royal est toujours plein et qu'il est fréquenté par l'élite de la société. Ce fait notoire donne à notre déclaration une incontestable valeur, et nous réserve la chance de ne pas passer pour imposteurs.

La semaine dernière, avec *La Plantation Thomassin*, le Palais-Royal a remporté un colossal succès. Cette semaine, c'est une reprise. *Le Docteur Jojo*, dont nous avons déjà parlé à cette place. La pièce a eu un tel succès que la direction a dû céder aux demandes nombreuses et formellement exprimées par les habitués qui voulaient revoir *Jojo* ou le présenter à ceux de leurs amis qui ne le connaissent pas.

La semaine suivante, on passera *La Demoiselle du Téléphone*, pièce dont le succès est déjà assuré, grâce à son allure, à la distribution des rôles et surtout grâce à la musique pimpante et originale que M. Miro, le chef d'orchestre du Palais-Royal, a écrite sur les nombreux couplets de cette œuvre amusante.

L'OPERA-COMIQUE

De nombreux auditoires se pressent chaque soir dans l'enceinte de l'Opéra-Comique pour applaudir les artistes français dans l'œuvre délicieuse de *Le Cocu*, *Le Petit Duc*. Les incertitudes, les hésitations, de la première semaine sont maintenant disparues. Les artistes ont repris leur aplomb et sont en état de donner la mesure de leur talent. La troupe renferme sans contredit les meilleurs éléments et *Le Petit Duc* a été représenté, lundi soir, comme aux plus beaux jours de l'opéra français à Montréal. Les premiers sujets se sont surpassés, les chœurs ont chanté avec ensemble et précision, l'orchestre a fait merveille.

L'assistance a particulièrement goûté la charmante gavotte du premier acte, le petit chœur des pages. Les couplets du Bois-Landry, le rondeau de la paysanne, la leçon de chant et le grand chœur de la fin.

CYRANO DE BERGERAC

Le titre seul de ce chef-d'œuvre de la poésie dramatique moderne, suivi du nom de ses interprètes, M. Prad, Mlle Ethel et les autres artistes de la Comédie Française, devrait suffire à faire de tous les soirs de cette semaine autant de belles comblés au Monument National.

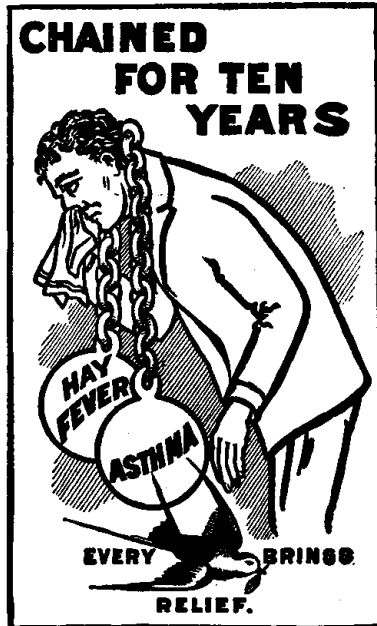
Nous croyons savoir que la direction de la Comédie Française a fait cet effort suprême pour décider notre population à assurer, par sa diligente approbation, l'établissement d'une scène nationale à Montréal. Aussi n'a-t-elle rien négligé. Tous les décors ont été peints pour la circonstance spéciale; des costumes ont été façonnés à New-York, sur le modèle de ceux-là même des créateurs de la pièce, à la Porte Saint-Martin, de Paris; une trentaine d'artistes supplémentaires ont été engagés pour remplir les nombreux rôles de l'interprétation; enfin, des dépenses inouïes ont été encourues pour le succès de la représentation de *Cyrano de Bergerac*.

Le public n'a qu'à répondre à ce dévouement des fondateurs de notre Comédie Française, s'il veut conserver un théâtre qui fait honneur à Montréal et à notre population canadienne-française autant qu'aux arts et à l'éducation populaire.

Asthme Guéri Gratuitement ! !

"L'Asthmalene" donne un soulagement instantané et opère une guérison radicale dans tous les cas

ENVOYÉE ABSOLUMENT GRATIS SUR RÉCEPTION D'UNE CARTE POSTALE.—L'RIVEZ VOS NOMS ET ADRESSE LISIBLEMENT



Il n'y a rien comme l'Asthmalene. Elle donne un soulagement instantané, même dans les cas les plus graves. Elle guérit quand tout le reste échoue.

Le Rév. C.-F. WELLS, de Villa Ridge, Ill., dit : " Votre bouteille échantillon d'Asthmalene a été reçue en bonne condition. Je ne saurais vous dire combien je me sens reconnaissant du bien que j'en ai obtenu. J'étais esclave, enchaîné par un terrible mal de gorge et l'asthme depuis dix ans. Je désespérais de pouvoir obtenir ma guérison. Je vis votre annonce pour du remède pour cette terrible et torturante maladie, l'asthme, et je croyais que vous vous vantiez, mais je résolus de l'essayer. A mon étonnement, l'essai agit comme un charme. Envoyez-moi une bouteille pleine grandeur.

REV. DR MORRIS WECHSLER

Rabin de la Cong. Bnai Israel, New-York, 3 janvier 1901.

Dr Taft Bros., Medecine Co., Messieurs,

Votre "Asthmalene" est un excellent remède pour l'asthme et pour la Fièvre des Foies, et sa composition fait disparaître tous les maux qui se rattachent à l'asthme. Son succès est étonnant et merveilleux.

Après l'avoir fait soigneusement analyser, nous pouvons certifier que l'Asthmalene ne contient ni opium, ni morphine, ni chloroforme ou éther. Très sincèrement à vous REV. DR MORRIS WECHSLER, Dr Taft Bros., Medecine Co.

Avon Spring, N.-Y., 1er février 1901.

Messieurs

J'écris ce témoignage sous la conscience de mon devoir, ayant éprouvé les merveilleux effets de votre Asthmalene pour la guérison de l'Asthme. Mon épouse fut affectée de l'asthme spasmodique pendant les derniers 12 ans. Ayant épuisé ma propre capacité de même que celle de plusieurs autres, j'eus la bonne fortune de voir votre enseigne sur vos vitrines sur la 130ème rue New-York. Je me procurai immédiatement une bouteille d'asthmalene. Mon épouse commença à en prendre vers le 1er novembre, à peu près. Je constatai bientôt une amélioration radicale. Après en avoir employé une bouteille, son asthme était disparu et elle est entièrement débarrassée de tous symptômes. Je sens que je puis recommander ce remède avec force à tous ceux qui sont affligés de cette cruelle maladie.

A vous respectueusement, O.-D. PHELPS, M..D.

Dr Taft Bros., Medecine Co.

5 février 1901.

Messieurs,

Je souffrais de l'Asthme depuis 22 ans. J'ai essayé de nombreux remèdes, mais ils ont tous échoué. Je vis par hasard votre annonce et je commençai par avoir une bouteille échantillon. J'y trouvai un soulagement immédiat. J'ai depuis acheté une bouteille pleine grandeur, et je suis à jamais reconnaissant. J'ai une famille de quatre enfants et pendant six ans je fus incapable de travailler. Je jouis maintenant de la plus florissante santé et je fais des affaires tous les jours. Vous pourrez vous servir de ce témoignage comme bon vous semblera.

Adresse de ma maison, 235 rue Rivington,

S. RAPHAEL, 67, 129ème rue Est, Cité de New-York.

Bouteille échantillon envoyée absolument gratis sur réception de carte postale

Ne tardez pas. Ecrivez immédiatement, adressant DR TAFT BROS., MEDECINE CO., 79, 130ème rue Est, Cité de New-York.

VENDUE PAR TOUS LES PHARMACIENS

THEATRE DE L'OPERA COMIQUE — 1861, RUE SAINTE-CATHERINE

GRAND SUCCES ! SALLE COMBLE ! TROUPE DE PREMIERE CLASSE !

SEMAINE DU 11 NOVEMBRE : LE PETIT DUC

Opéra comique en 3 actes

Tous les soirs, à 8.15 — Matinée, le samedi, à 2.15.

PRIX DES PLACES — Soirée 25c. 50c. et 75c. Loges \$1.00

Matinée — 20c. 35c. et 50c. Loges 75c.

Semaine du 18 novembre : LES DRAGONS DE VILLARS

Théâtre National Français

Rues Ste-Catherine et Beaudry, Tél. Bell Est, 1736. Bureau privé, Tél. Est 2017. Géo. GAUVREAU, Propriétaire, Tél. Marchands 520

SEMAINE DU 11 NOVEMBRE : LE PIONNIER

PAUL CAZENEUVE DANS HANK JORDAN

EXTRA : Le Kinétographe "Edison" produisant des vues animées de l'exposition de Buffalo, comédie, transformation, etc.

MATINEE TOUS LES JOURS

Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Loges, 50c et 75c. Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c. Loges, 50c.

Semaine prochaine : RIP VAN WINKLE

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

*Le Pionnier*, tel est le titre du drame, fécond en scènes émouvantes et d'un intérêt palpitant, qui sera représenté toute la semaine commençant le 11 courant, au Théâtre National Français.

L'intrigue du *Pionnier* se déroule dans les Montagnes Rocheuses, au milieu de paysages très pittoresques, et les personnages du drame sont des types croqués sur le vif. On y voit d'abord le vieux prisonnier Hank, rôle qui sera joué par M. Paul Cazeneuve, puis Jack, le criminel endurci, (M. Petitjean), Weber, le brave mineur, (E. Hamel), le juge extraordinaire, (Palmieri), le soldat de l'armée du salut, Alleluia Belly, (Villeraie), Zénas (Julien Daoust), l'accorte et gaie Trias, (Mlle E. Vertueil), Mme Robie (Mme de la Sablonnière), Lucie Smith (Mlle Rhéa) et Mlle Prin (Mlle Brémont).

Il y aura, de plus une nombreuse figuration.

La pièce peut-être résumé en quelques mots : Jack et Zénas volent à Weber des papiers importants, Trias découvre le complot et en avertit Weber, et Zénas finit par avouer le crime. Pour se venger Jack l'assomme. Jugé sommairement et condamné, il s'enfuit, mais, dans sa course, tombe dans un précipice. La justice finit par le rattraper et le châtier comme il le mérite. Il y a des scènes du plus haut comique à côté des coups de théâtre émouvants comme le vol, l'assassinat, la tentative de lynch, la chute dans le précipice, etc.

Une attraction spéciale : les vues animées venant directement de New-York, seront très appréciées du public.

DR. A. BRAULT, Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis

Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

**UN PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
l'ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MAIGREUR - PETIT  
FIEVRES - ÉPUSÈMENT - avec les  
**PILULES AN-ONIO**  
toniques, réparatrices, reconstituantes. 3 fr.  
Ph<sup>o</sup> MALAVANT, 18, r. des Deux-Portes, PARIS  
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DECATY.

LE TOUR DU MONDE

Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 60 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.



UN MALENTENDU



L'orateur socialiste (relisant son propre discours). — Assez de toupet, n'en faut plus, coupons court, supprimons les favoris.



—Qu'est-ce que vous avez fait là ! malheureux !

J.-C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

60 rue Saint-Denis, Montréal.

Tél. Est 1379

**EPILEPSIE** ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérie complètement par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITEUR EN BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'Agence au Canada, M. J. HARTE, 1781, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste. Écrire à **DR R.-H. KLINE, Ld.**, 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiées franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Almanachs! Almanachs! Almanachs! Vient de paraître les almanachs suivants pour 1902, au prix de 15 cents chacun : Comique, Pour Rire, du Charivari, des Parisiennes, par Grévin, des Lunatiques, des Dames et des Demoiselles, du Savoir-Vivre, du Voleur, Amusant, des Corolles, de l'Armée française, du Farceur, des Tours de Cartes, du Musicien, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse française, des Devinettes pour rire, des Gascognades, de la Bonne Aventure.

Aussi les Almanachs de la Grande Vie, des Femmes Galantes, de la Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées, à 25 cents chacun, bien illustrés par la photographie d'après nature. Pour paraître le 1er décembre, les Almanachs Hachette, du Drapeau, Vermont et Dupont. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor : 9.15 a.m., \*9.30 a.m., 4.00 p.m., \*10.05 p.m.  
Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.45 p.m.  
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.  
Départ de Springfield, 8.10 p.m.  
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.

PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

\*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Chambre 41 Edifice Ball et Torworgy, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 200 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux Indian Orchard; A.-J. Brunelle, Ludlow.

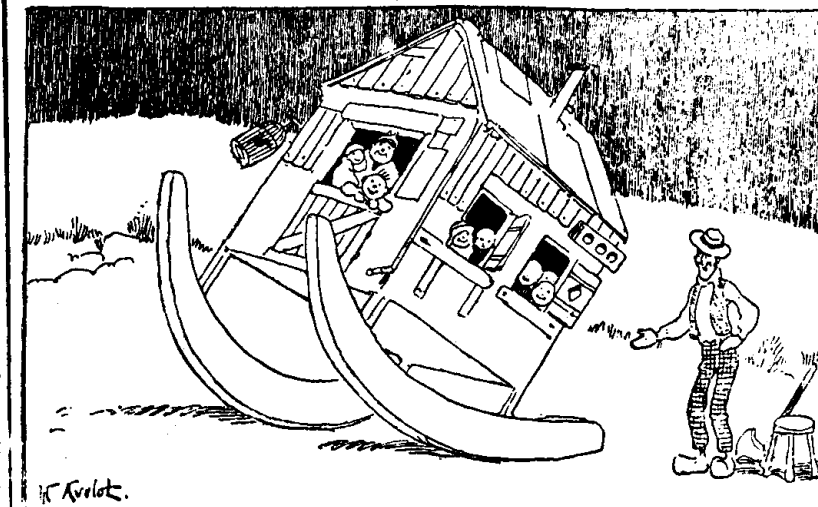
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

W. F. EGG.

City Passenger Agent. Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.



—Que faire, mon Dieu ? Toute cette marmaille ne veut pas se tenir tranquille et je n'ai ni argent pour acheter des berceaux, ni place pour loger ces berceaux dans ma cabane.



—Si je savais le grec, je dirais : Eureka !

RIPANS

UNE MEDECINE POUR TOUTE L'ANNEE

Certains remèdes pour la guérison des maladies ordinaires de l'humanité sont spécialement efficaces au printemps et à l'automne. La vieille idée de se nettoyer le système deux fois par année, tel que l'implicite l'usage de ces remèdes, peut-être correcte, mais il l'impose à la raison qu'il est préférable de garder son système en état de santé parfaite tout le long de l'année. Quel bon sens y a-t-il à se laisser décliner pendant des mois, jusqu'à ce qu'on soit absolument épuisé de santé, et alors se mettre à médicamenter pour se refaire ?

Celui qui emploie les RIPANS TABULES se sent bien tout le temps. Les Tabules régularisent les intestins et tiennent l'estomac en bonne condition. Dès que l'estomac fonctionne bien et digère convenablement les aliments, le risque de devenir malade est bien diminué. Il n'y a aucune difficulté à prendre les Ripans : une Tabule avec une gorgée d'eau ou nom, à votre goût, et c'est fait. Pas besoin de cuiller ni de sirop. Le petit carton de cinq cents contient douze doses, et il est facile à porter. Vous pouvez avoir constamment sous la main ce remède auquel vous pouvez vous fier pour faire passer une indigestion ou tous dérangements analogues. Quand vous vous sentez mal en train au point que rien ne vous soulage, prenez Tabule. Cela apaisera vos nerfs et les calmera ; cela vous fera du bien.

ON DEMANDE : — Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles bannissent le docteur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

Flacon 1/2 fr. France 1/2 fr.

**PURETÉ DU TEINT**

Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou Lait Candé

Dépuratif, Tonique, Déodorant, dissipe Eruptions, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'usage pur, il nettoie, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

BOVRIL

Compose un délicieux lunch ou souper. Utilisé comme sandwich ou étendu sur un morceau de pain rôti et sec, on le trouvera très agréable au goût. Il est inappréciable pour les enfants et les adultes, spécialement si ils ont froid ou sont mouillés. Il contient toute la force du meilleur bœuf.

Reçu de **JOURNAL DE LA JEUNESSE**, hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900

PARIS 1900

**LAPRÈS & LAVERGNE**

**PHOTOGRAPHES**

300 RUE ST DENIS

MONTREAL P.Q.

TELEPHONE BELL E. 1283

TEL. DES MARCHANDS 643

# LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

## TROISIÈME PARTIE

### LE FILS

—Sur les bords de la Marne...  
—Dans quelles circonstances ?  
—Écoutez...

Et lentement, avec des efforts inouïs de mémoire pour n'oublier aucun détail, elle raconta ce qu'elle avait fait, ce qu'elle avait souffert, ce qu'elle avait entendu, depuis le moment où le bateau qu'elle montait avec Galoubet et Sylvain Cornu s'était englouti.

—Je n'avais pas perdu un seul mot de leur entretien, continua-t-elle d'une voix affaiblie par la fatigue. Je les tenais... Un caillou détaché sous ma main et tombant dans l'eau près d'eux a éveillé leurs soupçons... Ils allaient gravir la berge, me chercher, me trouver, et se débarrasser à tout jamais de moi... J'ai voulu fuir... Les forces me manquaient... Je suis tombée sans connaissance...

—Les scélérats vous ont crue morte... dit le chef de la sûreté. Ils vous ont jetée à l'eau, mais au lieu de rouler dans la Marne, vous êtes tombée dans le bateau qu'ils abandonnaient... Tout s'explique.

Aimée reprit :

—Il faut que l'un de vous, messieurs, retourne en toute hâte à Paris... C'était hier dimanche, jour où les maisons de banque sont fermées... Le chèque n'a point encore été touché sans doute... Vous pouvez faire arrêter sans crainte celui qui se présentera à la caisse de la maison Rothschild, car celui-là, s'il n'est Lartigues ou Verdier, sera du moins leur complice...

—Je pars... dit le commissaire aux délégations au chef de la sûreté. En votre absence je prendrai les mesures nécessaires... Restez auprès de Mme Rosier qui a sans doute beaucoup de choses encore à vous dire... Si vous avez du nouveau, envoyez-moi Galoubet ou Sylvain Cornu.

—Ce sera fait... Chargez Jodelet et Martel de l'affaire du chèque...

Le commissaire se rendit au chemin de fer en toute hâte.

La fatigue accablait Aimée Joubert.

Le médecin prescrivit du repos, donna une cuillerée de potion, recommanda d'en administrer la même dose à la malade d'heure en heure, et se retira.

Mme Rosier, la tête appuyée sur l'oreiller; fermait les yeux.

—Je crois qu'elle va dormir un peu, murmura Galoubet.

—Oui, répliqua le chef de la sûreté, et, comme j'ai besoin que vous me donniez vous-même divers renseignements après ce que je viens d'entendre, nous allons manger un morceau dans un restaurant quelconque... Il y en a certainement ici.

—Ma femme a préparé à déjeuner, fit le brigadier de gendarmerie. Si monsieur le chef de la sûreté voulait me faire l'honneur d'accepter.

—J'accepte avec le plus grand plaisir.

On passa dans la salle à manger où le couvert était mis, et où tout le monde fit honneur à un repas simple mais excellent.

Tout en mangeant de grand appétit, le magistrat interrogea ses hommes et cacha dans sa mémoire les renseignements obtenus.

Le déjeuner fini, et il avait duré plus d'une heure, la femme du brigadier vint prévenir que le chef de la sûreté que Mme Rosier ne dormait plus et qu'elle désirait le voir.

On se rendit aussitôt près d'elle.

—Vous sentez-vous mieux, chère madame?... demanda le magistrat.

—Oui, beaucoup mieux... Le sommeil m'a fait grand bien...

—Pouvez-vous répondre sans trop de fatigue à quelques questions ?

—Oui... Je désire même que vous m'interrogiez sur ce qui vous préoccupe...

—Je vais le faire... Dans la conversation surprise par vous sur la berge de la Marne, aucune adresse n'a été donnée par ces scélérats ?...

—Aucune, malheureusement... J'espérais toujours entendre un nom de rue, une indication quelconque, s'échapper de leurs lèvres... Je l'espérais en vain...

—C'est en duel qu'ils se proposent de faire tuer le comte Yvan ?

—Ils semblaient s'être arrêtés à cette dernière idée, mais il se peut qu'ils y renoncent et qu'ils trouvent autre chose...

—Vous avertirez le comte afin qu'il soit sur ses gardes... Je le ferai d'ailleurs entourer d'agents, sans qu'il se doute du système de protection établi à son insu... Vous avez parlé de certaines réticences inexplicables à votre sujet...

—Oui... Ils ne pouvaient point me frapper, disaient-ils, une considération particulière les en empêchait... Ils ne voulaient pas qu'une personne puisse les soupçonner... Cette personne les livrerait si elle venait à savoir qu'ils m'avaient tuée !...

—Et vous ne devinez pas de qui ils voulaient parler ?

—Comment le devinerais-je !

—Ils ajoutaient que cette personne n'avait rien à craindre de vous ?

—Oui... Tout cela m'a semblé absolument incompréhensible...

—Ne pensez-vous pas que ce pourrait être simplement une défaite inventée pour l'émissaire du comte Boris Romanzoff ?

—Peut-être... C'est possible, sinon probable...

—En tous cas, reprit le chef de la sûreté, si le comte Yvan est provoqué, nous saurons que le provocateur est affilié à la bande de Pierre Lartigues... Donc, faisons des vœux pour que ces scélérats donnent suite à leur projet...

—Souhaitons-le, dit Mme Rosier; puis elle ajouta : Je voudrais vous prier, monsieur, de garder secret ce qui vient de m'arriver, surtout vis-à-vis de mon fils... Je désire qu'il ne soit point prévenu... Habitué à me voir m'absenter souvent il ne soupçonnera rien et ne s'inquiétera pas... Je serai bientôt sur pied et je souhaite qu'il ignore absolument ce qui s'est passé...

—Le secret sera rigoureusement gardé, je vous le promets... Mais vous allez avoir besoin de linge et de vêtements... Comment faire ?

—J'enverrai Galoubet ou Sylvain Cornu chez moi avec un mot pour ma servante Madeleine. Elle donnera tout ce qu'il me faut et ne se doutera de rien.

—Agissez donc à votre guise et comptez sur nous... Avez-vous besoin d'argent ?... J'ai laissé hier cent francs à Galoubet...

—C'était inutile... La femme du brigadier a trouvé mon porte-monnaie dans une de mes poches... Il est suffisamment garni... Je ne demande qu'une chose, c'est de me rétablir au plus tôt !... Si les bandits ne

se font pas prendre au guichet de la caisse de M. de Rothschild, je jure qu'avant un mois je vous les aurai livrés pieds et poings liés...

Le médecin venait d'entrer et il avait entendu ces dernières paroles.

—Je pensais bien que l'énergie reviendrait vite... fit-il en riant. Je ne me trompais pas... C'est au mieux, mais il ne faut pas abuser des forces que je vous ai rendues, et qui ne sont encore qu'un minimum, chère madame... ?

—Je n'en abuserai point, docteur...

—Est-ce bien sûr ?

—Oui... C'est fini... Je n'ai plus rien à dire...

—A merveille !... Vous sentez-vous quelque appétit ?

—Peu.

—Vous prendrez ce soir un léger potage, accompagné d'un demi-verre de vin de Bordeaux... Demain vous mangerez une côtelette... Après-demain l'appétit sera certainement revenu et vous déjeunerez d'une façon copieuse...

—Quand pourrais-je me lever et marcher ?...

—Dans deux jours, s'il ne se produit rien de contraire à mes prévisions, chose que j'affirmerais volontiers... Etes-vous satisfaite de mon traitement et de la rapide convalescence que je vous promets ?

—Très satisfaite, monsieur le docteur, et je vous en remercie de toute mon âme...

—Vous continuerez l'usage de la potion jusqu'à ce que la bouteille soit vide... Nous aviserons ensuite.

Rien ne retenait plus le chef de la sûreté à Saint-Maur, et il avait hâte de savoir si le commissaire aux délégations avait obtenu un heureux résultat à la maison Rothschild.

En conséquence il prit congé de la policière, près de laquelle il laissait comme gardes du corps Sylvain Cornu et Galoubet.

—Je vous recommande un dévouement absolu à Mme Rosier, leur dit-il en partant. — Vous vous en trouverez bien...

—Soyez tranquille, monsieur, —répliqua Galoubet, — nous ferons comme pour vous.

## XXV

Maurice était resté pendant toute la journée du dimanche en compagnie de Marie Bressolles.

Il avait accompagné la jeune fille et son père dans leur promenade en voiture au bois de Boulogne ; — il avait dîné à l'hôtel de la rue de Verneuil et n'en était parti qu'à dix heures du soir, après avoir rappelé la visite que l'on devait faire au Salon le lendemain, — jour du vernissage et veille de l'ouverture officielle.

Grâce à ses relations avec quelques journalistes il avait pu se procurer des cartes d'entrée.

En rentrant chez lui, il trouva un billet de Lartigues.

Ce billet laconique ne contenait que cinq mots, ceux-ci :

*Demain matin, dix heures, venez.*

Et la signature : *Van Broecke.*

Le lendemain, à l'heure indiquée, il arrivait rue de Suresnes où ses deux associés l'attendaient.

En le voyant entrer, la figure souriante et le regard joyeux, ils échangèrent un rapide coup d'œil.

Evidemment le jeune homme ne se doutait point des événements accomplis l'avant-veille aux bords de la Marne, et par conséquent ignorait la fin tragique de sa mère ; Lartigues et Verdier, nos lecteurs le savent, croyaient à la mort d'Aimée Joubert.

Maurice leur serra la main, tout en demandant :

—Y a-t-il du nouveau ? Avez-vous retrouvé Simone ?...

—Malheureusement non, mais ce n'est point de Simone qu'il est question aujourd'hui... répliqua Verdier.

—De quoi donc ?

—Nous vous le dirons tout à l'heure, mais d'abord donnez-nous des nouvelles de l'hôtel Bressolles

—Tout va bien... Avant un mois j'aurai réussi... Vous pouvez en donner l'assurance positive à notre

associé de Londres... Je crois avoir fait preuve de quelque habileté en enlevant si vite une position habilement défendue, et j'attends de vous des éloges.

Nous ne vous les marchanderons pas. Nous savons que vous êtes adroit et avisé, et c'est pour cela que nous voulons vous demander un conseil.

—Un conseil ?... répéta Maurice surpris.

—Oui, et ensuite concours pour une affaire qui est une ramification de celle qui nous occupe...

—De quoi s'agit-il ?

—De nous débarrasser d'une personne dangereuse.

—Qui s'appelle ?

—Le comte Yvan Smoiloff Kourawieff.

Maurice regarda successivement ses deux interlocuteurs.

—Qu'est-ce que cela signifie ? fit-il ensuite. Il y a un mois vous repoussiez comme inutile et compromettante la suppression du comte, et c'est vous aujourd'hui qui la demandez... Que se passe-t-il donc ?

—Il se passe, répondit Verdier, que cet homme s'est allié à la police pour retrouver Lartigues, qu'il cherche aussi de son côté, qu'il soudoie des émissaires, et que si nous ne voulons point être contraints de frapper Aimée Joubert, il faut frapper celui-là...

—Qu'est-ce que ça nous fait qu'il cherche Lartigues, puisque Lartigues est mort ? répliqua Maurice. Vous n'avez rien à craindre, ce me semble... Pourquoi se vengerait-il de vous, qui n'avez rien fait contre lui ?

—En ceci vous vous trompez... Il a les meilleures raisons du monde de se venger de nous, car il sait que c'est nous qui avons tué son père en Russie...

—Voilà qui change la thèse... mais vous n'ignorez rien de tout cela il y a un mois... Pourquoi ce brusque changement d'opinion ?

—Parce qu'il y a un mois sa mort ne nous rapportait rien...

—Et aujourd'hui ?

—Aujourd'hui elle mettra dans notre caisse deux cents mille francs, sur lesquels nous en avons déjà reçu cent mille en un chèque payable au porteur et à vue que notre muet Dominique touche en ce moment à la maison Rothschild...

—Vous avez donc vu l'ennemi du comte Yvan ?...

—Nous avons vu l'envoyé de cet ennemi.

—Quand ?

—Avant-hier.

—Et il demande sa mort ?

—Il la demande, il la paye, et en outre il nous offre en Russie sa protection et un asile sûr, lorsqu'il nous conviendra de brûler la politesse à la justice française.

—Très bien, et quel conseil attendez-vous de moi au sujet d'une affaire qui n'intéresse absolument que vous ?

—Elle vous intéresse autant que nous, puisque nous sommes liés par un pacte et qu'entre nous tout est commun.

—Soit ! ne discutons pas... Les discussions sont la chose du monde la plus inutile... Le comte Yvan quant à présent, ne me gêne aucunement, je n'ai donc point à m'occuper de lui... Vous le craignez pour une affaire toute personnelle... Réglez cette affaire avec lui... Le jour où il me gênera, j'agirai.

—Alors vous nous refusez votre concours ? s'écria Verdier avec aigreur.

Maurice eut un sourire narquois.

—Mes bons amis répondit-il, je connais une fable de la Fontaine infiniment judicieuse... et vous devez la connaître aussi.

—Quelle est cette fable ?...

—Elle est intitulée, je crois, *Le Singe et le Chat*... Ce chat tue les marrons du feu en se brûlant les pattes... Le singe les laisse brûler, les épluche et les mange en se moquant du chat... Chacun pour soi, mes maîtres ! Assassiner le genre humain dans le but de vous être agréable et de vous sortir d'embarras... Grand merci !

—Mais, commença Verdier, deux cent mille francs...

—Payer deux cent mille francs la tête du comte Yvan, c'est de la dérision ! fit-il en haussant les épaules. Deux cent mille francs à partager entre cinq ! Quarante mille francs pour celui qui tuera le

comte comme pour les autres, c'est un métier de dupe et d'imbécile. Or, je ne suis ni l'un ni l'autre...

—Je vous ai dit et je vous répète que le comte Romanzoff nous offre l'impunité dans un pays où nous serons à l'abri de toutes poursuites... reprit Verdier.

—Mais mes chers associés, je ne tiens pas le moins du monde à m'expatrier, moi ! Je suis Parisien pur sang et boulevardier jusqu'au bout des ongles... Je compte vivre ici très heureux et très tranquille quand j'aurai touché les millions qui me reviendront de notre grosse affaire... Et j'irais attirer sur moi l'œil de la police !... Ce serait trop bête !... Quand les héritières seront supprimées, on liquidera, vous me l'avez dit... J'irai avec vous en Angleterre toucher ma part, et je reviendrai en jouir à Paris... Vous me demandiez tout à l'heure un conseil... Le voici : Ne vous mettez pas de nouveau un meurtre sur les bras ! Songez que nous en avons encore deux en perspective, et que ceux-là sont indispensables...

—On peut supprimer le comte Yvan sans l'assassiner...

—Et comment ?

—En duel, par exemple...

Maurice se mit à rire.

—Il n'y a rien au monde de plus stupide que le duel, puisque se battre en duel c'est jouer sa vie sur une carte ! répliqua-t-il. Si votre adversaire est plus habile que vous, ou tout simplement s'il a plus de chance, au lieu d'être tué par vous, il vous tue !... Entre nous, c'est bête !...

—On pourrait provoquer un accident... murmura Lartigues.

—Oh ! les accidents ! répliqua Maurice avec un nouveau haussement d'épaules, vous avez vu comme ils ont réussi pour Marie Bressolles...

—C'est que le diable était contre nous !...

—Rien ne nous prouve qu'il n'y sera pas encore, et qu'il ne sauvegardera pas le comte Yvan comme il a sauvegardé la nièce d'Armand Dharville...

—Bref, et pour la dernière fois, vous refusez de nous venir en aide ? demanda le faux abbé Méryss.

—Démontrez-moi que la mort de Maurice est utile à nos projets, et je me mettrai à vos ordres.

—Je croyais vous l'avoir démontré...

—De façon insuffisante... Si vous n'avez rien de concluant à ajouter, n'en parlons plus... A propos, j'ai besoin d'argent... Voulez-vous me donner dix mille francs ?

—Certes ! répondit Lartigues en se levant.

Il alla à son secrétaire qu'il ouvrit, en tira une liasse de billets de banque et les tendit à Maurice.

—Grand merci ! fit ce dernier. Je vous quitte...

—Quand vous reverra-t-on ?

—Demain, si j'ai des nouvelles à vous donner...

En ce moment Dominique rentra.

—As-tu touché ? lui demanda Lartigues.

—Le tu fit un signe affirmatif.

Ensuite il tira de sa poche un portefeuille, l'ouvrit et le plaça sur la table.

Ce portefeuille contenait cent mille francs en billets de banque.

—Vous êtes à demi payés... dit Maurice en souriant.

Croyez-moi, renvoyez au plus vite cet argent à celui qui vous l'a donné... Ce sera plus intelligent que de tuer Yvan Smoiloff.

Et il sortit.

—Cet enfant a une volonté de fer ! fit Lartigues quand la porte se fut fermée derrière Maurice.

—Cela s'appelle de l'entêtement ! répliqua Verdier.

—Une chose me frappe...

—Laquelle ?

—Samedi, tu disais à Nicolas Gol exactement les mêmes choses que Maurice vient de nous dire... Tu n'as même accepté la proposition de Boris Romanzoff que parce que tu comptais sur Maurice...

—C'est vrai, mais l'engagement est pris.

—Qui a terme ne doit rien... Nous avons un mois devant nous... D'ici à trente jours il peut se produire un incident qui décidera Maurice...

—Ou nous aurons trouvé un moyen d'agir nous-mêmes sans nous compromettre... Mais Maurice a

raison... Deux cent mille francs pour la vie du comte Yvan, c'est un prix dérisoire... Il fallait demander un million...

—Je le demanderai et nous l'aurons...

L'entretien fut interrompu par Dominique venant annoncer télégraphiquement à son maître que le déjeuner était servi.

## XXVI

En quittant Lartigues et Verdier, Maurice se rendit à l'hôtel de la rue de Verneuil où on l'attendait pour déjeuner.

Il devait ensuite conduire à l'Exposition Valentine et Marie, M. Bressolles empêché par une affaire imprévue, ne pouvant les accompagner.

Le déjeuner fut aimé.

Marie était très contente.

Son doux visage n'offrait point la pâleur inquiétante des jours précédents... Une vive rougeur colorait ses joues amaigries...

L'ardent désir de voir le tableau de son ami Gabriel Servet donnait la fièvre à la jeune fille.

Le jour du vernissage, nous le répétons, l'Exposition de peinture n'est point publique.

C'est une sorte de répétition générale réservée aux artistes, aux journalistes, aux amis des artistes et des journalistes, enfin à tous les privilégiés à qui l'administration des beaux-arts donne des billets de faveur.

Au moment où Mme Bressolles, Marie et Maurice Vasseur arrivaient en voiture au Palais de l'Industrie, une foule nombreuse se pressait déjà dans le salon carré et dans les galeries.

Les ouvrages remarquables ne manquaient pas et, comme il arrive toujours, les curieux s'entassaient devant certains tableaux, signés de noms célèbres ou s'imposant à l'attention soit par leur mérite réel, soit par leur originalité tapageuse.

Valentine rencontra bon nombre de personnes de sa connaissance.

Toutes s'étonnaient du prodigieux changement de Mme Bressolles, qui marchait appuyée au bras de Maurice.

Malgré l'animation de Marie, animation dont la cause nous est connue et qui ressemblait à de la gaieté, il était facile de voir qu'une maladie de langueur minait la pauvre enfant.

Personne ne disait cela tout haut, mais une expression de pitié profonde et douloureuse se peignait sur les figures et n'échappait ni à Maurice ni à Mme Bressolles.

L'odieuse créature, rajeunie par un amour qu'elle croyait partagé, était très en beauté et véritablement rayonnante.

On parcourut les galeries, s'arrêtant presque à chaque pas.

La fatigue gagnait Marie.

—Ne trouverons-nous pas bientôt le tableau de M. Servet ? demanda-t-elle enfin.

—A cette question, je ne puis répondre, mademoiselle... fit Maurice. Le sujet de ce tableau vous est-il connu ?

—Je connais le tableau lui-même... Il représente une sœur de charité soignant une jeune malade dans une mansarde très pauvre...

—Quelle est la dimension des figures ?

—Quart de nature, si j'ai bonne mémoire.

—Et c'est une belle œuvre ?

—Admirable !!! Je n'ai jamais rien vu de plus vrai ni de plus touchant !!!

—Quel enthousiasme !!! dit en souriant le fils d'Aimée Joubert.

—Ne vous en moquez point, vous le partagerez tout à l'heure.

L'entretien des jeunes gens fut interrompu par la rencontre du comte Yvan, auquel le petit baron Pascal de Landilly, plus éreinté, plus vanné, plus toussottant que jamais, donnait le bras.

Les deux hommes s'arrêtèrent pour saluer Mme Bressolles et sa fille et échangèrent une poignée de main avec Maurice.

A la vue de

douloureuse.

Il pensait q

Gibray, lettr

mentait pas e

Ce n'était,

Après quel

manda :

—Vous êtes

—Pourquoi

—On ne vo

posses en voy

—En un mois

télé. Jamais

ger, ce cher

tomber à la r

dire est épata

vous, Maurice

constitué gar

—Garde-m

—Pascal !

reproche.

Mais rien n

il était lancé.

Il continua

—Oui, par

ment ! Il ve

charmant gar

Valentine

froid qui qu

—De qui v

—D'Albert

d'instruction.

Marie devin

Tout le san

—Vous so

attachant sur

ance.

Yvan répon

augmenter le

—C'est-à-d

de lui quelq

soirées, afin

le courage do

—Il est tr

Valentine d'u

—Très grav

—Je le sav

condamné ..

Maurice ser

son bras pour

—Qu'avez-

vivement.

La jeune fi

de maîtriser s

—Rien... b

—Voulez-v

—Inutile.

Valentine a

Elle voulut

reprit :

—M. Paul

qu'il a perdu

—Il serait

est espoir, ré

Je suis là po

abattre et, qu

l'espère bien,

parvenir, je f

Mme Bress

Maurice la

haine.

—Il ferait

Gibray !... pe

Brocke et l'

trouvant cet

aussi bien qu

Les dernier

d'espérance d

leur était bie

pêcher deux g

Yvan salua

A la vue de Marie, le comte éprouva une émotion douloureuse.

Il pensait que la lettre adressée par elle à Paul de Gibray, lettre dont il était devenu dépositaire, ne mentait pas et n'exagérait rien.

Ce n'était, hélas ! que trop vrai...

Cette créature angélique s'éteignait lentement.

Après quelques paroles de politesse, Maurice demanda :

— Vous êtes-vous absenté de Paris, cher comte ?

— Pourquoi cette question ?

— On ne vous rencontre nulle part et je vous supposais en voyage...

— En voyage ! fit Pascal de Landilly de sa voix fêlée. Jamais de la vie !... Il a bien le temps de voyager, ce cher comte ! Méfiez-vous !... Vous allez tomber à la renverse tant la chose que je vais vous dire est épouvantable !... Figurez-vous mesdames, figurez-vous, Maurice, que notre ami le comte Yvan, s'est constitué garde-malade...

— Garde-malade ? se répétèrent les trois auditeurs.

— Pascal ! interrompit le jeune Russe d'un ton de reproche.

Mais rien ne pouvait arrêter le petit baron quand il était lancé.

Il continua :

— Oui, parfaitement ! c'est pyramidal de dévouement ! Il veille comme une sœur de charité sur un charmant garçon que vous connaissez bien, mesdames.

Valentine fronça le sourcil et formula d'un ton froid cette question :

— De qui voulez-vous parler ?

— D'Albert de Gibray, parbleu ! le fils du juge d'instruction.

Marie devint subitement très pâle.

Tout le sang de ses veines affluait à son cœur.

— Vous soignez M. Albert ?... balbutia-t-elle en attachant sur le comte un regard chargé de reconnaissance.

Yvan répondit avec embarras, car il ne voulait point augmenter le trouble de Marie.

— C'est-à-dire, mademoiselle, que je passe auprès de lui quelques heures de mes journées et de mes soirées, afin de combattre son ennui et de lui donner le courage dont il manque un peu...

— Il est très gravement malade, n'est-ce pas ? dit Valentine d'une voix dure.

— Très gravement, oui, madame.

— Je le savais. Je sais même que les médecins l'ont condamné... poursuivit Mme Bressolles.

Maurice sentit Marie chanceler et se cramponner à son bras pour ne pas tomber.

— Qu'avez-vous mademoiselle ? lui demanda-t-il vivement.

La jeune fille eut le courage, ou plutôt l'héroïsme de maîtriser sa douleur débordante.

— Rien... balbutia-t-elle, un éblouissement.

— Voulez-vous vous asseoir un instant ?

— Inutile. C'est passé déjà.

Valentine avait vu Marie pâle et défaillante.

Elle voulut retourner le couteau dans la blessure et reprit :

— M. Paul de Gibray doit être désolé, maintenant qu'il a perdu tout espoir de conserver son fils.

— Il serait désolé, madame, s'il avait en effet perdu cet espoir, répliqua le comte Yvan, mais il en est rien. Je suis là pour le soutenir. Je ne me laisse point abattre et, quelle que soit l'opinion des médecins, j'espère bien, moi, sauver Albert de Gibray, et pour y parvenir, je ferai tout au monde ?...

Mme Bressolles se mordit les lèvres.

Maurice lança sur le Russe un regard chargé de haine.

— Il ferait tout au monde pour sauver Albert de Gibray !... pensa-t-il. Je commence à croire que Van Broecke et l'abbé Méryas pourraient avoir raison en trouvant cet homme dangereux, et que mon intérêt aussi bien que le leur est de le supprimer...

Les dernières paroles du comte avait mis une lueur d'espérance dans l'âme opprimée de Marie, mais cette lueur était bien pâle, et la pauvre enfant ne put empêcher deux grosses larmes de couler sur ses joues.

Yvan salua Valentine et Marie, serra de nouveau

la main de Maurice et entraîna Pascal de Landilly.

— Il me déplaît, ce Russe... dit Mme Bressolles à demi-voix.

— Il ne me plaît pas plus qu'à vous... répliqua Maurice.

On s'était remis en marche.

Marie regardait les tableaux, mais sans curiosité maintenant et d'une façon quasi machinale.

Sa pensée était ailleurs.

Cependant elle s'arrêta tout à coup et un sourire revint à ses lèvres.

— Voici le tableau de M. Gabriel Servet... dit-elle en désignant une toile placée à la cimaise, et qu'elle venait d'entrevoir pendant la dixième partie d'une seconde, car un groupe compact se formait et se renouvelait sans cesse devant cette toile.

De ce groupe partaient des phrases élogieuses, des exclamations admiratives.

Pour s'approcher, il fallut attendre près de cinq minutes.

Enfin nos trois personnages arrivèrent au premier rang.

Maurice fut frappé tout d'abord des traits de la malade.

— Je connais ce visage ! se dit-il, où donc l'ai-je vu déjà ?

Et il interrogea sa mémoire.

Soudain, il tressaillit, ses mains tremblèrent, et son regard se riva avec une expression étrange sur la figure de la jeune fille agonisante.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous, M. Maurice ? demanda Marie à qui l'enthousiasme renaissant faisait pour un instant oublier son chagrin. Avais-je exagéré mes éloges ? Ce tableau ne vous paraît-il pas, comme à moi, merveilleux ?... N'admirez-vous pas l'expression touchante et résignée de ce charmant visage amaigri ?

Le fils d'Aimée Joubert avait repris son sang-froid.

— En effet, répondit-il, c'est très remarquable et M. Servet est un artiste de grand talent. Son imagination l'a merveilleusement servi quand il a inventé cette tête souffrante et mélancolique...

— C'est ce qui vous trompe... répliqua vivement Marie. Il n'a rien inventé...

— Comment ?

— Il a copié fidèlement la nature...

— La jeune malade existe donc ?

— Elle existe si bien que vous auriez pu la rencontrer hier rue de Verneuil, dans notre maison, car elle s'y trouvait en même temps que vous.

— Cette jeune fille, chez vous ! s'écria Maurice avec une stupeur manifeste.

— Oui, et rien n'est plus simple... Elle était venue me rendre visite... C'est une pauvre enfant abandonnée qui a été bien malheureuse quoiqu'elle mérite tout le bonheur du monde !... Mais, grâce à Dieu, ses chagrins sont finis... Mon père et moi nous l'avons fait admettre comme lingère chez la bonne Mme Dubief, à mon ancien pensionnat de la rue de la Ville-l'Évêque...

## XXVII

Maurice pesait avec anxiété, une à une les paroles de Maurice.

Valentine n'écoutait même pas sa fille.

— Et, comment nommez-vous cette personne si intéressante ? demanda le jeune homme dont le cœur battait à coups rapides.

— Simone...

En entendant ce nom, Maurice arrêta, mais non sans peine, le cri de joie qui montait à ses lèvres.

— Enfin, pensait-il, je la tiens donc ! ! ! C'est bien elle... je reconnais, amaigri par la souffrance les traits de la photographie que n'a donnée Claudine Charvet.

Il ajouta tout haut :

— Et cette pauvre jeune fille est aujourd'hui lingère dans votre ancien pensionnat ?

— Oui, chez la bonne Mme Dubief qui est enchantée de ses services... Si vous voyiez aujourd'hui Simone, il vous serait bien difficile de la reconnaître

après avoir examiné cette toile... La lingère bien portante et gaie n'est plus du tout l'orpheline agonisante dont M. Servet a reproduit avec un si grand talent la touchante image...

A son tour Maurice était devenu rêveur.

Il cherchait le moyen de profiter à bref délai de ce que le hasard venait de lui révéler.

Marie commençait à éprouver une fatigue écrasante.

Nos trois personnages quittèrent l'Exposition pour rejoindre la voiture qui les avait amenés et qui stationnait près de la porte de sortie, derrière le restaurant Ledoyen.

Il était près de cinq heures quand ils rentrèrent à l'hôtel de la rue de Verneuil.

Marie regagna sa chambre.

Valentine et Maurice se trouvèrent seuls un instant.

— Le comte Yvan Smoïloff me paraît dangereux, dit Maurice à la femme de l'ex-architecte, il parle de sauver Albert de Gibray, et il en parle avec une conviction qui m'inquiète... S'il réussissait ?...

— Tout serait compromis... répliqua Valentine, Albert voudrait épouser Marie, et le juge d'instruction, pour empêcher cette union, ferait un scandale...

— Il faut presser mon mariage...

— Sans doute... Mais cela ne dépend pas de moi...

— De qui donc ?

— Du docteur... Il a sur les volontés de M. Bressolles beaucoup plus d'influence que j'en ai moi-même...

— Eh bien, agissez sur le docteur...

— Je le ferai dès aujourd'hui, ou tout au moins dès demain...

L'ex-architecte, sorti pour affaires, venait de rentrer.

Il invita Maurice à dîner.

Le jeune homme refusa en prétextant un rendez-vous auquel il ne pouvait manquer, mais il promit de revenir assez tôt pour accompagner ces dames à l'Opéra-Comique où elles devaient aller entendre un acte du *Domino noir*.

— L'exposition et le théâtre, murmura M. Bressolles. Je crains que ce ne soit beaucoup de fatigue pour un seul jour.

— Vous savez bien que le docteur tient à la fatigue comme moyen curatif... répliqua Valentine. La fatigue seule, selon lui, peut procurer à Marie un bon sommeil...

— Soit ! Mais en toute chose il faut craindre l'excès... Enfin, n'étant pas médecin, je me soumetts.

— Et vous avez raison... fit Valentine en haussant les épaules. A ce soir, M. Maurice.

En quittant l'hôtel Bressolles, le fils d'Aimée Joubert prit une voiture et se fit conduire rue de Surresnes où Lartigues se trouvait seul.

— Y a-t-il du nouveau ? demanda le pseudo-Van Broecke.

— Il y en a.

— Bon ou mauvais ?

— Excellent.

— Ne me faites pas languir !... Expliquez-vous vite.

— J'ai trouvé Simone.

— Vrai ? fit Lartigues, étonné et joyeux.

— Ma parole d'honneur !

— Bravo ! ! ! La nouvelle est de premier ordre, en effet... Maintenant, des détails...

Maurice raconta brièvement sa visite au Salon, où il avait reconnu la jeune fille dans l'un des personnages du tableau de Gabriel Servet.

— Ceci, en somme, est chose toute simple, ajouta-t-il, mais il y a certaine particularité qui semble une combinaison de romancier ou de dramaturge, une particularité stupéfiante.

— Laquelle ?

— Celle-ci : Tous les détails que j'avais connus de savoir au sujet de Simone m'ont été donnés par sa sœur...

— Sa sœur ? répéta Lartigues d'un air étonné.

— Eh ! sans doute, Marie Bressolles... car enfin elles sont sœurs, étant filles de la même mère...

— Marie Bressolles connaît Simone ?

— Oui. Elle et son père se sont faits ses protecteurs...

(A suivre)

SON BILAN

Le bilan du *Baume Rhumal* : les affections de la gorge et des poumons guéries radicalement par son emploi.

—Tuan Syed Mahomed bin Abdula al-Hadad, de Singapore, a contracté pas moins de 117 mariages.

PALEUR DU VISAGE

Le teint pâle chez les personnes accuse l'appauvrissement du sang. En suivant un traitement régulier avec les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*, les femmes et les jeunes filles recouvreront la santé, la force, la gaieté et la beauté.

—Il y a 4.200 espèces de plantes employées à des fins commerciales. Dix pour cent servent à la préparation des parfums.

A TOUS LES AGES

Les vieillards, les adultes, les enfants retirent le plus grand avantage de l'emploi du *Baume Rhumal* contre les affections de la gorge et des poumons.

—Dans la plaine de Mamre, il y a un chêne sous lequel la légende veut qu'Abraham se soit reposé.

RECONFORTANT MERVEILLEUX

L'homme affaibli par le surmenage physique ou intellectuel trouvera un réconfortant merveilleux et infailible dans les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*.

—Une plantation de coton qui donne 25,000 francs de matière textile donne en outre 5,000 francs d'huile et 2,500 francs de graines.

SURPRISE AGREABLE

Quand une personne a tout fait inutilement pour se débarrasser d'un rhume, elle est toute surprise que quelques doses de *Baume Rhumal* lui apportent une guérison inespérée.

—Melbourne, qui est aujourd'hui la septième ville de l'empire britannique n'était qu'une misérable bourgade à l'évènement de la reine Victoria.

FRAICHES COULEURS

La jeune fille perd les belles couleurs de ses joues par ce que son sang est appauvri et impur. Les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard* lui rendront ses fraîches couleurs.

—On a récolté à Newton, Texas, un chou pesant 14 livres.

MÈRES

Regardez bien cette gravure



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédions ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 cents pour chaque patron séparé. Envoyez par mandat-poste ou lettre enregistree. Ecrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

INFANTS WARDROBE CO. NEW-YORK.

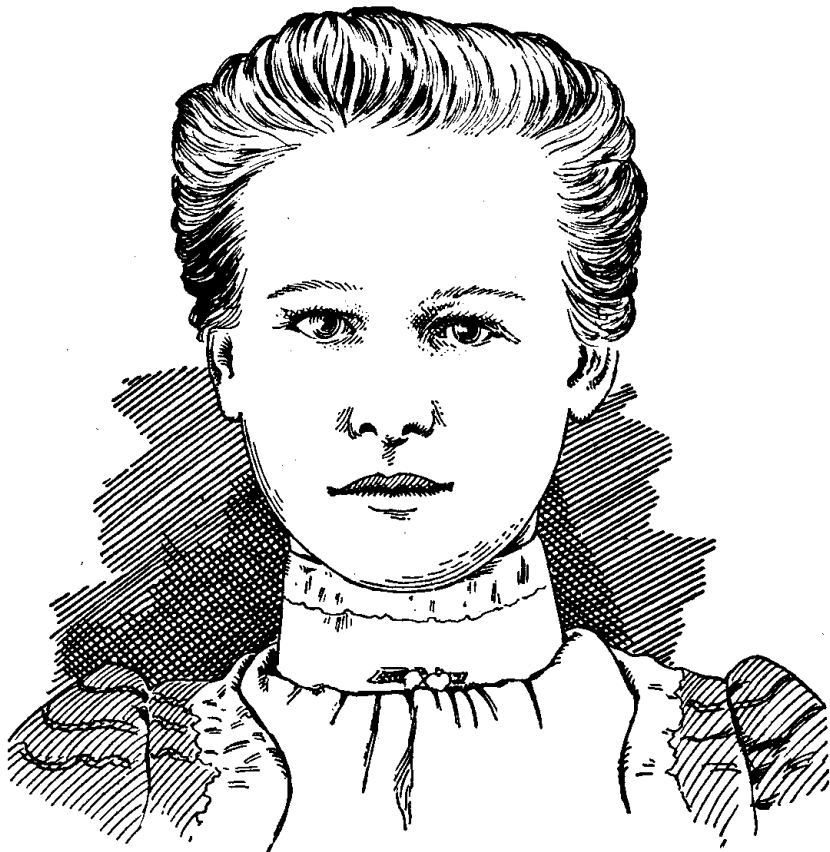
LA SANTE...

C'est la Richesse ?

LA SANTE...

C'est le Bonheur ?

Et vous pouvez être riche, vous pouvez être heureux, puisque vous avez à votre disposition un remède qui donne la santé et c'est les PILULES DE LONGUE VIE (BONARD). Voici une jeune fille qui était bien malade et lisez ce qu'elle nous écrit :



MADemoiselle JOSEPHINE LIZOTTE

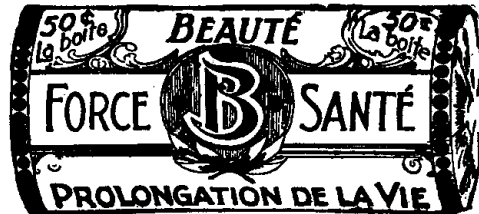
La Cle Medecale Franco-Coloniale, 202 rue Saint-Denis.

Messieurs : J'éprouve un très vif plaisir à vous écrire tout le bien que j'ai éprouvé à prendre les Pilules de Longue Vie (Bonard). J'étais sujette à de fréquentes attaques de palpitations de cœur, ma faiblesse était grande et ma digestion difficile. J'étais pâle et sans courage. En réponse à votre offre libérale, j'écrivis pour une boîte-échantillon de vos pilules. Je les employai selon la direction et encouragée par leur effet bienfaisant, j'en achetai six boîtes et aujourd'hui je suis contente de pouvoir vous apprendre que je suis parfaitement rétablie. Je me sens forte et courageuse, je suis grasse, rougeaud et ma digestion se fait facilement et je suis charmée de recommander votre remède à toutes les personnes qui souffrent comme j'a souffert.

Votre reconnaissante, Mlle JOSEPHINE LIZOTTE, Sandy Bay, Co. Matane.

Hommes, Femmes et Enfants, vous qui souffrez, qui êtes faibles, nerveux, pourquoi attendre, pourquoi souffrir, quand pour une somme minime vous pouvez faire l'essai des PILULES DE LONGUE VIE DU

CHIMISTE BONARD



DEMANDE POUR ECHANTILLON

Messieurs :—Sous ce pli un timbre de 2 cents pour lequel veuillez m'expédier par le retour de la malle une boîte-échantillon de vos PILULES.

Nom..... Adresse.....

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année, Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

DUPUIS & LUSSIER AVOCATS Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER BEAUDRY & BROWN INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS 17 RUE ST. JACQUES, MONTREAL